Ami du Clergé du 3 août 1933

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Courtes instructions sur le Symbole. — XXVII. La vie publique de Notre-Seigneur, 465.
Cours de prônes sur la Liturgie. — XX. Les bénédictions du Saint-Sacrement, 467.
Les fêtes de l'Eglise. — LXXXIII. L'Assomption de Marie, 470. — LXXXIV. L'office de l'Assomption, 471.
A l'école des Saints. — XXXVIII. S. Joachim, père de la T. S. Vierge : les devoirs de famille, 473.
Pour la fête patronale de S. Mammès. — Son amour de Dieu et du prochain, 475.
Aux Enfants de Marie. — CV. *Pour la remise d'une bannière :* Regarder et suivre Marie, 477.
Varia. — A des petits Croisés de l'Eucharistie, 478.
Sermons d'Adoration perpetuelle. — III. La visite au Saint-Sacrement, 479.
La Grande Communion : Avant, pendant, après. PREMIÈRE PARTIE : RETRAITE PRÉPARATOIRE. — *Ouverture de la Retraite :* La Grande Nouvelle ! 481. — PREMIER JOUR : Le jour de la foi, 484-496.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LE SYMBOLE

XXVII

LA VIE PUBLIQUE DE NOTRE-SEIGNEUR

Mes frères,

Résumer en un bref raccourci la vie publique de Notre-Seigneur n'est pas une tâche facile. Il suffit, pour s'en rendre compte, d'avoir essayé de méditer une page de l'Evangile et d'avoir découvert, je ne dis pas toutes les richesses spirituelles qu'elle renferme, mais seulement quelques-unes d'entre elles. Je ne puis donc en ce court entretien que vous indiquer les aspects essentiels de cette période de la vie du Sauveur, me résignant à être nécessairement incomplet.

Les trois points de vue que je vous proposerai sont ceux-ci : 1° la *préparation du Christ à son ministère public ;* — 2° sa *prédication* et ses *miracles ;* — 3° la *fondation de l'Eglise.*

I

Au moment où Notre-Seigneur aborde son ministère public, il y a trente ans qu'il s'y prépare, car toute la vie cachée dans l'ombre de la maison familiale de Nazareth est bel et bien une préparation à ces deux ou trois années dont nous avons à parler aujourd'hui. Néanmoins le Sauveur entend ajouter à cette préparation éloignée une préparation plus immédiate. Celle-ci est réalisée par la mission de S. Jean-Baptiste et par la retraite de Jésus au désert, précédée de son baptême dans le Jourdain.

L'annonce de la venue d'un Messie avait été faite par Dieu à nos premiers parents, après qu'ils eurent commis leur péché ; elle avait été renouvelée bien des fois au cours des âges par les prophètes, qui avaient donné sur le Sauveur à venir des précisions de temps, de lieux et de circonstances d'une telle netteté que leurs écrits constituent une véritable histoire anticipée du Christ. Certains, qui étaient à la fois des esprits avisés et des âmes justes, ne s'y trompèrent pas et reconnurent dans le petit enfant de Bethléem le Messie promis et attendu : tels le vieillard Siméon et la prophétesse Anne. Mais ce n'étaient là que des cas isolés. Le peuple, moins intelligent, moins instruit et moins pur, risquait de laisser passer inaperçu le Rédempteur. Il importait donc d'attirer sur celui-ci l'attention de la masse et de le lui désigner par une indication très précise. C'est pour remplir ce rôle que fut suscité par Dieu S. Jean-Baptiste.

Après s'être préparé à sa mission par la pénitence, S. Jean-Baptiste vint s'installer sur les bords du Jourdain, dans un endroit qui était un lieu de passage obligatoire pour ceux qui se rendaient de Galilée en Judée ou inversement. En effet, pour éviter de traverser la Samarie, pays dont les habitants étaient à juste titre redoutés, les voyageurs empruntaient une route qui suivait la rive gauche du Jourdain et amenait à Jérusalem par un gué situé aux environs de Jéricho. C'était là que le Précurseur avait chance d'atteindre le plus grand nombre d'âmes.

Sa prédication était à la fois une annonce et une invitation. — Une annonce : « Moi, je vous donne le baptême qui vous dispose à la pénitence. Mais celui qui va venir après moi est plus puissant que moi. Je ne suis pas digne de délier la lanière de ses sandales. Lui, il vous baptisera dans le Saint-Esprit. » — Invitation à la pénitence et par son exemple et par sa parole : vêtu d'une tunique grossière tissée en poils de chameau, ne se nourrissant que des produits naturels de cette région désertique, les sauterelles et le miel sauvage, il disait aux passants ou aux Pharisiens et aux Sadducéens venus le questionner : « Faites de dignes fruits de pénitence ; préparez dans vos cœurs la route au Seigneur. N'allez pas dire en vous-mêmes : Nous avons pour père Abraham (comme si cela suffisait à votre justification) ; car, je vous le dis, Dieu dans sa puissance peut tirer de ces pierres des enfants d'Abraham. Or voici que la cognée est à la racine de l'arbre. Tout arbre ne portant pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. »

Telles furent la mission et la prédication de S. Jean-Baptiste. Le Christ, aujourd'hui encore, est annoncé par des hommes mandatés pour cela : ce sont les prêtres. Ils enseignent que l'on ne peut espérer le salut par le Christ si l'on ne fait pénitence de ses péchés.

S. Jean-Baptiste donnait à ceux qui venaient à lui un baptême qui n'était pas, bien entendu, notre sacrement de baptême, mais un rite destiné à préparer les âmes à la pénitence en même temps qu'il symbolisait la purification que cette vertu procurerait à quiconque la pratiquerait. Nous avons déjà vu Notre-Seigneur se soumettre à des

lois qui ne l'atteignaient pas, celles de la circoncision et de la présentation au Temple. Prenant sur lui tous les péchés du monde, il voulut aussi recevoir le baptême de Jean, fait pour ceux qui avaient commis le péché. Ce fut d'ailleurs pour lui l'occasion de recevoir en même temps de son Père la confirmation officielle de sa qualité de Fils et de sa mission de Rédempteur. Malgré l'humble protestation de Jean, il descendit donc dans les eaux du Jourdain, et comme il remontait sur la rive, le ciel s'entr'ouvrit et une voix se fit entendre : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances. Ecoutez-le. »

Le baptême de Jean étant une préparation à la pénitence, Jésus voulut, après l'avoir reçu, accomplir les actes extérieurs de la pénitence, bien qu'il n'eût pas à concevoir de regret pour des fautes qu'il n'avait pas commises. Il se rendit au désert, en un lieu qui domine le Jourdain au-dessus de rochers abrupts; là, pendant quarante jours et quarante nuits, il jeûna et pria, donnant à ceux qui ont un réel besoin de pénitence l'exemple de ce qu'ils doivent faire pour expier leurs fautes et en obtenir le pardon. Bien plus, comme la pratique de la pénitence est souvent une occasion de tentations de la part du démon, qui multiplie d'autant plus ses assauts qu'il voit une âme plus désireuse de plaire à Dieu, Jésus consentit à subir, lui aussi, la tentation, afin de fortifier et d'encourager tous ceux qui en connaîtraient les atteintes. Les désirs de la sensualité, l'invitation à l'imprudence présomptueuse, les mirages de l'orgueil sont les formes que revêt le plus ordinairement la tentation. Ce furent celles-là que le démon employa contre Jésus.

Vous savez comment le Sauveur repoussa l'esprit du mal : il le fit en lui opposant la parole de Dieu. C'est ainsi que dans les tentations nous devons opposer à la parole du démon qui se fait entendre à notre âme la parole de Dieu et préférer aux biens trompeurs qui nous sont promis l'obéissance à Dieu. A l'exemple de Jésus, ne discutons pas avec le démon, mais opposons-lui dès le début de la tentation un refus catégorique appuyé sur le motif de foi due à la parole de Dieu et de l'obéissance à sa souveraine volonté.

La préparation au ministère public est terminée. Celui-ci va commencer immédiatement.

II

Jésus-Christ est venu sur terre pour mériter le salut aux hommes par ses humiliations, ses souffrances et sa mort, et pour leur enseigner et leur remettre les moyens utiles pour réaliser leur salut. Ces moyens sont la foi et l'amour, dont la pratique sera normalement possible grâce à l'Eglise, au sacerdoce et aux sacrements fondés par le Sauveur. Notre-Seigneur complète la révélation déjà commencée sous l'Ancienne Loi. La connaissance des vérités révélées conduira les hommes, avec l'aide de la grâce, à la foi et à l'amour. C'est l'objet de la prédication et des miracles du Christ.

Notre-Seigneur prêche tantôt en plein air, tantôt dans les synagogues ; il s'adresse tantôt à des particuliers, tantôt à de petits groupes, tantôt à des foules. La plus grande partie de sa vie publique se déroule en Galilée; mais il se rend aussi à plusieurs reprises en Judée et même dans la Samarie et la Pérée. Les principaux auditeurs sont ses disciples, ceux qui s'attachent à lui et le suivent, parmi lesquels il choisira ses Apôtres, Nicodème, la Samaritaine, les foules du lac de Tibériade et du Mont des Béatitudes, celles de la Pérée, ses amis Lazare, Marthe et Marie, le publicain Zachée, Simon le lépreux. A tous il annonce le royaume de Dieu, royaume non temporel, mais spirituel, qui réclame des adorateurs en esprit et en vérité. Il parle un langage simple, se servant volontiers de paraboles familières et gracieuses, dont les plus connues sont celles de la semence, du bon grain et de l'ivraie, du grain de sénevé, du levain, du trésor caché, de la perle précieuse, du filet, de la brebis égarée. Il formule pour ainsi dire le Code de la Loi Nouvelle dans le sermon sur la montagne qui commence par huit maximes auxquelles on donne le nom de béatitudes.

Certains de ses auditeurs croient à sa parole, d'autres doutent, d'autres refusent de croire. Parfois des pharisiens, des scribes, des docteurs de la Loi venaient l'écouter ou le questionner. C'est parmi ces gens, orgueilleux et jaloux de l'influence grandissante de Jésus, que se manifestait surtout la résistance. Ce sont eux d'ailleurs qui lui tendront des pièges et finalement le feront arrêter pour se débarrasser de lui.

Cependant Jésus ne cessait d'appuyer son enseignement sur le miracle. A ceux qui cherchaient de bonne foi la vérité, à ceux qui doutaient ou niaient, il prouvait en accomplissant des miracles qu'il était bien, comme il le disait, le Messie promis et le Fils de Dieu. Les miracles avaient aussi pour but de lui gagner les cœurs droits. De fait, les foules accouraient sur son passage pour lui présenter des malades ; elles l'acclamaient et croyaient en lui. C'est précisément cet enthousiasme populaire qui déplut aux membres du Sanhédrin, parce qu'ils sentaient la confiance du peuple leur échapper au profit de Jésus. Les principaux miracles relatés par les évangiles sont le changement de l'eau en vin à Cana, les pêches miraculeuses, la guérison de la belle-mère de S. Pierre, du fils du centurion, de lépreux, de paralytiques, d'aveugles, de sourds-muets, la délivrance de démoniaques, la multiplication des pains et des poissons, la résurrection de la fille de Jaïre, du fils de la veuve de Naïm, de Lazare.

Ces miracles de l'ordre temporel sont une indication de ce que la puissance et l'amour de Jésus peuvent réaliser dans les âmes qui n'apportent pas d'obstacles à son action, L'orgueil a été le grand obstacle à la conversion des Juifs. Veillons avec soin à le bannir de notre cœur, afin de ne pas réaliser à notre tour, comme l'a fait l'ensemble de la nation juive, la terrible parole de S. Jean : « Il est venu parmi les siens et les siens ne l'ont pas reçu. »

III

Tout en prêchant et en faisant des miracles, Jésus commençait à jeter les premières bases de son Eglise, car il devait, après sa résurrection, remonter vers son Père et il entendait laisser à des hommes le soin de continuer sa mission. La fondation de l'Eglise ne se terminera qu'après la résurrection. Pour simplifier la question, j'en présenterai ici les grandes lignes, bien que nous devions parler seulement plus tard de la résurrection du Sauveur.

Dans sa pensée, l'Eglise devait être une société visible dirigée par des hommes ayant reçu de lui le pouvoir d'enseigner la vérité et de distribuer la grâce par certains moyens institués par lui. Il choisit donc les hommes destinés à cette mission : ce sont les douze apôtres. Il les instruit des vérités qu'ils auront à prêcher ; il établit et leur remet les sept sacrements, qui seront les canaux par lesquels ces hommes transmettront la grâce aux autres hommes ; et enfin il leur donne pouvoir et autorité pour accomplir cette double mission, et met à leur tête un chef, qui sera son représentant visible sur terre, en la personne de Pierre.

Il serait intéressant et utile d'étudier en détail l'institution de chaque sacrement, l'organisation de la hiérarchie et l'établissement du magistère doctrinal dans l'Eglise. Ce sont là des questions très vastes qui débordent le cadre de ce court entretien. Je me bornerai donc à quelques indications rapides.

Ce qu'il faut d'abord bien comprendre, c'est que le Christ n'a pas déterminé les éléments constitutifs de son Eglise jusque dans les moindres détails. Ceci pour répondre aux objections faites par les rationalistes ou les dissidents qui accusent l'Eglise d'avoir dénaturé la fondation du Christ en y introduisant des éléments purement humains. Notre-Seigneur a procédé à la manière des fondateurs de sociétés humaines. Il a établi les bases et les rouages essentiels de son Eglise, en lui laissant la liberté et le soin de développer ces institutions ou organes essentiels. C'est ainsi que l'Eglise, en vertu de ses pouvoirs, a décidé que le sacrement de l'ordre serait conféré non pas en une seule fois, mais par sept ordinations successives, et même huit, si l'on compte l'épiscopat qui n'est donné qu'à un petit nombre de ses ministres. La question de juridiction, au point de vue sacramentel et spécialement à celui de la confession, a été également réglée pour l'Eglise, de telle sorte que le pape jouit d'une juridiction universelle, l'évêque d'une juridiction limitée au territoire de son diocèse, le curé à celui de sa paroisse, les autres prêtres d'une juridiction dont l'étendue et les modalités sont déterminées par l'évêque du diocèse.

Il faut dire la même chose pour le développement du dogme. Les modernistes accusent l'Eglise d'avoir inventé de nouveaux dogmes. C'est une grave erreur, si l'on entend par là que l'Eglise a imposé à la foi des fidèles des vérités qui ne sont pas contenues dans la Révélation. S'il en était ainsi, on aurait raison de lui reprocher d'avoir érigé en dogmes des vérités purement humaines. Il n'en est rien. L'Eglise se contente d'affirmer que telle vérité qui jusque là n'avait pas été signalée comme divinement révélée fait bien partie du dépôt révélé qu'elle a reçu. Une comparaison vous fera comprendre la différence essentielle qui existe entre ces deux façons de procéder.

Vous vous souvenez sans doute de la fameuse affaire de Glozel. Des fouilles opérées dans cette localité mirent à jour des objets semblant remonter à la plus haute antiquité. Mais les professionnels se divisèrent sur la question. Alors que les uns reconnaissaient à ces objets une ancienneté authentique, les autres prétendirent que toutes ces pièces étaient l'œuvre d'un faussaire contemporain qui, ayant habilement imité ou imaginé de l'ancien, l'avait enfoui dans ces terrains pour faire croire à une découverte d'objets antiques. C'est précisément l'accusation portée contre l'Eglise par les Modernistes. Tout au contraire, l'Eglise, sans rien fabriquer de nouveau, a exhumé, si je puis m'exprimer ainsi, des vérités demeurées longtemps cachées dans le dépôt révélé pour les mettre au grand jour, affirmant, en vertu de son autorité infaillible, que ces vérités étaient bien contenues dès l'origine dans la Révélation.

A plus forte raison est-il juste de reconnaître à l'Eglise le droit de varier ses méthodes d'apostolat et les prescriptions de sa discipline suivant les époques et les milieux. Ainsi l'Eglise nous apparaît bien comme une société d'institution divine, qui a usé des pouvoirs qui lui étaient reconnus par son Fondateur et par la raison pour s'organiser et se développer dans le temps et l'espace, semblable à cet arbre auquel l'Evangile la compare, qui primitivement n'était qu'une petite graine contenant cependant réellement toutes les parties dont il est actuellement composé.

* *

La conclusion qui se dégage de cet entretien, c'est que le Christ ayant voulu se servir des hommes pour continuer son œuvre divine, nous lui devons une grande reconnaissance pour avoir mis ainsi à notre portée les moyens de salut, en même temps que nous devons à l'Eglise qui parle et agit en son nom obéissance et amour. Ainsi soit-il.

COURS DE PRONES SUR LA LITURGIE

XX

LES BÉNÉDICTIONS DU SAINT-SACREMENT

Mes frères,

A la fin des Vêpres ou des Complies, parfois même à la fin de la messe, quand, faute de prêtre, il ne doit pas y avoir d'autres offices dans la paroisse, il est d'usage de donner la bénédiction avec le St-Sacrement. Souvent même cette bénédiction fait l'objet d'un office liturgique spécial auquel on donne le nom de « salut du St-Sacre-

ment. » C'est de ces bénédictions et de ces saluts que nous allons parler aujourd'hui.

I

Ces saluts ou bénédictions n'ont pas toujours eu lieu. Primitivement, on se contentait d'exposer le St-Sacrement sur l'autel ou de le porter en procession. Bérenger et d'autres hérétiques ayant eu l'audace de nier la présence réelle de Notre-Seigneur dans la Sainte Eucharistie, ces expositions et ces processions devinrent plus fréquentes, afin de réparer les outrages de ces malheureux envers Jésus-Hostie. C'est à cette époque que fut introduite l'élévation au moment de la consécration et peu après, vous le savez, que fut instituée la Fête-Dieu.

Aussi bien, Notre-Seigneur consentant à demeurer au milieu de nous sous les voiles de l'hostie, n'est-il pas naturel que les fidèles accourent vers lui comme le faisaient les foules de Palestine, désirent le voir et l'approcher comme Zachée, l'acclament et lui fassent des cortèges d'honneur comme le faisaient les Juifs le jour des Rameaux, se tiennent en adoration à ses pieds comme sainte Marie-Madeleine ? Certainement Notre-Seigneur bénit invisiblement ceux qui lui rendent ces hommages, comme il le faisait visiblement durant sa vie mortelle.

Vers le xv^e^ siècle, on estima convenable de rendre sensible cette bénédiction, et dans ce but on décida de terminer par la bénédiction donnée avec la Sainte Hostie ces expositions ou ces processions en l'honneur du St-Sacrement.

A ces bénédictions, surtout lorsqu'elles constituent un office spécial, on donne fréquemment le nom de « salut. » D'où vient cette dénomination ? Sur ce point on en est réduit aux hypothèses. Voici la plus plausible.

On trouve trace, dès le xiv^e^ siècle, de la coutume de chanter en dehors de tout office liturgique le *Salve Regina :* cet exercice pieux prit le nom de « salut. » On chanta peu à peu d'autres prières que le *Salve Regina,* l'exposition du St-Sacrement fut autorisée à certains jours, plus tard la bénédiction termina la cérémonie ; l'appellation usuelle fut conservée, quoique l'exercice lui-même fût complètement transformé.

Le terme de « salut » peut aussi avoir été inspiré par les chants latins qu'on exécute à cette occasion. Lorsqu'on sort le St-Sacrement du tabernacle, on le salue souvent par cette belle prière : « *Ave, verum corpus natum...* Je vous salue, ô vrai corps de Jésus, né de la Vierge Marie... » D'autres fois, non seulement lorsqu'on expose le St-Sacrement, mais même à la messe, après la consécration, on salue Notre-Seigneur qui paraît sur l'autel par le chant de cette strophe du *Verbum supernum,* d'origine toute française : « *O salutaris hostia...* » C'était en 1513. De tous côtés les guerres avaient éclaté contre la France ; elle était attaquée sur toutes ses frontières à la fois et rarement on l'avait vue en plus grand péril. Le roi de France Louis XII se tourna alors vers Dieu ; il demanda aux évêques d'implorer le secours du ciel en chantant au moment de l'élévation cette strophe touchante : « *O salutaris hostia...* O salutaire hostie, qui êtes la porte du ciel, de funestes guerres nous environnent de toutes parts. De grâce, soyez notre force, venez à notre secours. » L'espoir de Louis XII ne fut pas trompé : bientôt tout danger était conjuré.

Notons enfin que le mot « salut » se trouve dans la dernière strophe du *Pange lingua,* qu'on doit chanter avec l'avant-dernière : « *Tantum ergo,* » avant toute bénédiction du St-Sacrement. Nous y lisons en effet ces mots : « SALUS, *honor, virtus quoque.* Salut, honneur, gloire et louange au Père, au Fils ainsi qu'au St-Esprit. »

Quoi qu'il en soit, ce nom de « salut » est admirablement choisi pour désigner ces offices du soir en l'honneur de Notre-Seigneur présent au St-Sacrement. Les chants dont je viens de parler ne sont-ils pas un magnifique salut qu'adresse l'assistance à Notre-Seigneur lorsque le tabernacle s'ouvre et qu'il paraît sur l'autel ? Jésus-Hostie répond à ce salut avec amour et répand ses bénédictions les plus abondantes sur ceux qu'il voit à ses pieds.

II

Les saluts et bénédictions du St-Sacrement sont plus ou moins solennels selon qu'ils se donnent avec l'ostensoir ou seulement avec le saint ciboire. L'ostensoir, qu'on appelle aussi « monstrance, » — les deux noms ont le même sens, — est un vase sacré en forme de soleil, au centre duquel on place la sainte hostie entre deux verres transparents, de façon que les fidèles puissent la voir. Le St-Sacrement est ainsi placé dans l'ostensoir aux saluts qui suivent les offices solennels et lorsqu'il doit demeurer exposé un certain temps, par exemple à la Fête-Dieu, aux Quarante-Heures, à l'occasion de l'Adoration perpétuelle et en certaines fêtes désignées par l'évêque. En ces solennités, le St-Sacrement, exposé dès le début de la journée, est placé au-dessus du tabernable, comme sur un trône élevé, sous un riche dais de soie ou d'or, et environné de lumières. Il reste ainsi exposé à l'adoration des fidèles pendant la messe et les vêpres et en certaines églises ou chapelles non seulement le jour, mais la nuit. Avant de le rentrer au tabernacle, le prêtre le dépose sur l'autel et, après les encensements et prières d'usage, donne avec Notre-Seigneur enfermé dans l'ostensoir la bénédiction aux assistants.

Aux offices moins solennels, tels que les exercices de Carême ou du mois de Marie, la bénédiction est donnée avec le saint ciboire seulement. Le saint ciboire est, vous le savez, le vase sacré qui dans le tabernacle contient les saintes hosties conservées pour la communion des fidèles. Pour ces bénédictions, on se contente d'ouvrir la porte du tabernacle ; en certains endroits où la coutume justifie cette pratique, on l'en retire même pour le placer sur l'autel.

Le saint ciboire, comme l'ostensoir dans la bénédiction solennelle, doit être environné de

cierges et de lumières ; le prêtre encense Notre-Seigneur qui y est renfermé et le salue par le chant du *Tantum ergo*. On peut faire précéder cette strophe d'autres chants appropriés aux divers temps de l'année, du *Rorate*, par exemple, pendant l'Avent, de l'*Adeste* au temps de Noël, de l'*Attende* et du *Parce Domine* pendant le Carême, de la prose *O Filii* au temps pascal, de quelques chants en l'honneur de la Sainte Vierge aux fêtes de celle-ci. On peut aussi faire précéder le *Tantum ergo* de quelque chant en l'honneur de S. Joseph ou des autres saints pendant le mois ou les fêtes qui leur sont consacrés. Loin de détourner notre attention de Notre-Seigneur présent sur l'autel, ces chants semblent inviter le saint qu'ils honorent à unir ses prières et ses adorations aux nôtres pour glorifier notre commun Maître. Pour obéir au mandement de l'évêque, dans la plupart des diocèses on chante aussi, avant le *Tantum ergo,* une prière pour le Souverain Pontife : « *Oremus pro Pontifice.* »

Le *Tantum ergo* terminé, ainsi que la strophe *Genitori,* le célébrant chante le verset : « *Panem de cœlo...* » puis l'oraison : « *Deus qui nobis sub sacramento...* » Ayant reçu le voile huméral, il prend l'ostensoir ou le ciboire où repose Notre-Seigneur et trace avec lui en silence sur les assistants un signe de croix, en demandant à ce divin Maître de les bénir et de le bénir lui-même avec eux.

Avant de renfermer Notre-Seigneur dans le tabernacle, le célébrant le dépose à nouveau sur l'autel, s'agenouille devant lui et récite les prières dites de la réparation : « Dieu soit béni ; béni soit son saint nom, etc. » Ayez soin, m. f., de redire tous et à haute voix ces invocations et ne laissez pas ce soin au seul chantre ou à quelques enfants. Le prêtre se relève ensuite, replace la sainte hostie dans le tabernacle, pendant que l'assistance chante le psaume *Laudate Dominum omnes gentes* ou l'*Adoremus.*

III

Cette bénédiction du T. S. Sacrement, qui était très rare autrefois, est devenue très fréquente aujourd'hui, puisqu'on la donne tous les dimanches et souvent en semaine, par exemple à la fin des exercices du Carême, du Rosaire, du mois de Marie ou en l'honneur du Sacré-Cœur. Il ne faut pas, m. f., que la fréquence de cette bénédiction, si avantageuse en elle-même, nous empêche de l'apprécier et d'en recueillir tout le profit qu'elle comporte.

Quel honneur et quel bonheur de pouvoir nous prosterner aux pieds de Notre-Seigneur caché sous les voiles de l'hostie, d'être reçu en audience par lui, de pouvoir lui exposer nos requêtes, de recevoir sa bénédiction ! Assistez à ces saluts avec une grande foi. Celui qui est exposé sur l'autel est le même qui parcourait jadis les bourgades de Palestine. Dites-lui comme les foules d'alors, et comme le font encore aujourd'hui sur le passage du St-Sacrement les foules à Lourdes : « Seigneur, nous vous adorons ; Seigneur, nous croyons en vous ; vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant ; vous êtes mon Seigneur et mon Dieu ; *hosanna, hosanna,* au Fils de David ! » Dites-lui avec une grande confiance : « Seigneur, nous espérons en vous ; Jésus, Fils de David, ayez pitié de nous ; Seigneur, celui que vous aimez est malade ; Seigneur, faites que je voie, faites que j'entende, faites que je marche, dites seulement une parole et je serai guéri ! » Surtout redites-lui votre amour : « Cœur de Jésus, plein d'amour et de bonté, ayez pitié de nous. Cœur de Jésus, source de toute consolation, salut de ceux qui espèrent en vous, ayez pitié de nous. »

Profitez des instants que vous passez en sa sainte présence afin de le prier pour vous-mêmes, pour vos parents, pour tous ceux que vous aimez. C'est en assistant à une bénédiction du St-Sacrement que le juif Hermann Cohen, musicien renommé, trouva sa conversion, après avoir été, comme il le dit lui-même, la proie de toutes les intempérances et de tous les plaisirs du monde. Un soir du mois de mai 1847, le prince de la Moskowa le pria d'aller le remplacer pour la direction du chœur de chant à l'église de St-Valère à Paris. Il accepta, uniquement inspiré par l'amour de l'art musical et la satisfaction de rendre service. Durant la cérémonie, il n'éprouva rien d'extraordinaire, mais quand le moment de la bénédiction arriva, bien qu'il ne fût nullement disposé à se prosterner, il ressentit intérieurement un trouble indéfinissable. « Malgré moi, raconta-t-il dans la suite, je me courbai comme sous un poids considérable qui me forçait de m'incliner et de me prosterner jusqu'à terre. » Etant revenu le vendredi suivant dans la même église, il fut frappé de l'idée subite de se faire catholique. Il passait, un matin, devant la même église au moment où la cloche annonçait une messe ; il y entra, assista, immobile et attentif, à une, deux, trois messes, sans songer à se retirer ; il semblait que quelque chose le retenait. Le soir, il fut comme involontairement ramené au même lieu. Le St-Sacrement était exposé ; cette fois il s'inclina sans effort, au moment de la bénédiction. « La grâce divine, ajouta-t-il, fondait sur moi de toute sa force. »

Un attrait violent le portait à se joindre aux personnes qui communiaient, il sentait que c'était à la Table sainte que Jésus voulait l'amener. Il se fit instruire, baptiser, inaugura l'adoration nocturne à Paris, se fit Carme Déchaussé et fut jusqu'à la fin de sa vie l'ardent apôtre de l'Eucharistie, prêchant partout l'amour de Jésus-Hostie.

Puissions-nous, chaque fois que nous assistons aux saluts du St-Sacrement, éprouver un sentiment aussi vif de la présence réelle de Notre-Seigneur et avoir part aussi largement à ses bénédictions ! Ainsi soit-il.

LES FÊTES DE L'ÉGLISE

LXXXIII

L'ASSOMPTION DE MARIE

Lorsque Jésus, du haut de la croix, eut confié sa Sainte Mère à S. Jean, celui-ci la prit avec lui et l'emmena dans sa propre maison. Que devint-elle ensuite et où mourut-elle ? On sait que l'Asie proconsulaire échut à S. Jean et qu'il résida à Ephèse, mais il ne vint sans doute pas dans cette ville avant la mort de la Sainte Vierge. Marie quitta la terre à l'âge de 63 ans, d'après Eusèbe, c'est-à-dire vers l'an 48 ; mais Baronius, s'appuyant sur une tradition constante, prétend qu'elle serait montée au ciel à 72 ans, soit en l'an 57.

I

Un silence absolu enveloppe les dernières années de la Sainte Vierge. On se plaît à penser qu'elle habitait à Jérusalem, sur le mont Sion, au Cénacle, ou dans une maison voisine appartenant à S. Jean. Là, chaque jour elle recevait la Sainte Eucharistie, et avec quelle ferveur ! Elle édifiait les fidèles, elle les dirigeait, elle conseillait les Apôtres, elle donnait aussi l'exemple de l'obéissance, elle était l'inspiratrice de la jeune communauté chrétienne. Chaque jour aussi elle se rendait au Calvaire, suivant les traces douloureuses de son Fils, elle allait à son tombeau, elle parcourait tous les lieux qu'il avait parcourus, elle demeurait unie à lui par la pensée, par le cœur, et les ardeurs des Séraphins eux-mêmes ne donnent qu'une faible idée de l'impétuosité et de la puissance de son amour. Avec S. Jean elle ne s'entretenait que de Jésus. « Ils priaient, dit Fénelon dans sa langue gracieuse, et ils changèrent ainsi en société de pure foi la société visible qu'ils avaient perdue. Admirables prières où Marie se consolait dans le doux souvenir de tout ce que son cher Fils avait fait de tendre pour elle; prières où elle lui parlait, bien qu'elle ne fût plus en état de le voir ; prières où elle lui exprimait plus par ses larmes que par ses paroles, son amour, sa douleur, ses désirs de voir finir une existence si triste et si rude [1]. »

S. Jacques le Mineur la visitait, comme évêque de Jérusalem et comme son proche parent, ainsi que Cléophas, qui, au dire d'Hégésippe, était le frère de S. Joseph ; elle était donc aussi en famille. Elle voyait le progrès de charité des premiers chrétiens, elle était la lumière et la joie de l'Eglise. On l'entourait de vénération et d'amour. Mais comment eût-elle été heureuse loin de son Fils ?

Elle vivait au ciel plus que sur la terre ; sa beauté avait quelque chose d'immatériel qui rappelait les anges. C'était un ange revêtu d'une chair, mais elle était supérieure aux anges, puisqu'elle était leur reine. Elle vivait par devoir, parce qu'elle était utile à la jeune Eglise, parce que Dieu la voulait sur la terre. Loin de Jésus, sa vie était donc un supplice, mais elle était si bonne qu'elle mettait comme un voile à sa tristesse pour ne pas attrister les autres. Elle était douce, résignée, souriante, parce qu'elle était la mère de tous les chrétiens et de toutes les chrétiennes, qu'elle les aimait plus que jamais la plus tendre mère n'a aimé ses enfants, et qu'elle voulait les attirer, les garder purs à Jésus. Car Jésus demeurait son unique amour. Cet amour de Marie, dit Bossuet, « était si ardent, si fort et si enflammé qu'il ne poussait pas un soupir qui ne dût rompre tous les liens de son corps ; il ne formait pas un regret qui n'en dût troubler l'harmonie ; il n'envoyait pas un désir au ciel qui ne dût tirer avec soi l'âme de Marie [1]. »

Il y eut dans les années qui la séparèrent de son Assomption tant de traits héroïques, d'actions saintes et célestes, tant de fruits de charité que le silence qui pèse sur elle pèse aussi sur nos cœurs. A-t-elle défendu aux écrivains sacrés de parler d'elle ? Comment se fait-il surtout que nous n'ayons aucun détail sur sa bienheureuse mort ?

« J'estime, déclare S. Epiphane, que l'Ecriture Sainte se tait sur sa mort, à cause de ce qu'elle eut de merveilleux, de peur que cela ne jetât les esprits dans une trop grande stupeur d'admiration. » La foi des chrétiens n'était pas encore assez affermie, beaucoup de païens gardaient des souvenirs d'idolâtrie ; peut-être les Apôtres craignirent-ils que plusieurs ne lui rendissent les honneurs divins et ne l'adorassent comme une déesse. Le P. Lana, ancien consulteur de la S. C. des Rites, croit que c'est le vrai motif du silence gardé par les Apôtres, et il appelle ce silence « le secret de discipline [2]. »

II

Si les auteurs sacrés sont muets touchant la mort de la Sainte Vierge, en revanche les apocryphes abondent en détails étranges, dont il convient pourtant de retenir quelque chose. S. Grégoire de Tours a résumé en ces termes ce qui semble garder une certaine probabilité :

« Quand la bienheureuse Marie approcha de la fin de sa carrière mortelle, tous les Apôtres, réunis des diverses contrées du monde, vinrent à sa demeure. Apprenant qu'elle allait être enlevée à la terre, ils veillèrent avec elle. Le Seigneur Jésus, environné de ses anges, lui apparut. Il recueillit l'âme de sa Mère qu'il confia à l'archange S. Michel, et la vision disparut.

« A l'aube du jour, les Apôtres transportèrent sur un lit funèbre le corps virginal et le déposèrent dans le sépulcre. Puis ils se tinrent près du monument, attendant une nouvelle apparition du Seigneur. Voici en effet que Jésus vint près d'eux et, prenant le corps sacré de sa Mère, il le transporta dans une nuée brillante au sein du Paradis. C'est là que, réuni à son âme glorieuse, il règne

[1] Sermon sur l'Assomption.

[1] 1er sermon sur l'Assomption, 1er point.
[2] *Ephèse ou Jérusalem*, p. 58.

dans la gloire au milieu des élus, parmi les splendeurs sans déclin de l'éternité [1]. »

Où est morte la Sainte Vierge ? Où se trouve son tombeau ?

La tradition représentée par S. Jean Damascène est très affirmative. Il nous apprend que sainte Pulchérie bâtit à Constantinople une église à la Mère de Dieu. Elle chercha le saint corps de Marie, « qui avait reçu Dieu, » et s'adressa à Juvénal, évêque de Jérusalem. Les Pontifes de Palestine étaient alors réunis daus cette cité. Consultés à ce sujet ils dirent : « Nous avons appris qu'il y a à Jérusalem une église majeure et insigne dédiée à Marie, Mère de Dieu et toujours vierge, au lieu dit Gethsémani, et que là son corps qui a porté la vie y a son tombeau. »

Juvénal, dit S. Jean Damascène, répondit donc à Pulchérie que l'on savait par tradition qu'au moment du trépas de la Sainte Vierge « les Apôtres répandus par le monde pour le salut des peuples avaient été en un instant transportés à travers les airs et rassemblés à Jérusalem. » Il ajoutait que le sépulcre de Marie à Jérusalem était vide et que la vénération dont il était entouré s'adressait seulement au court séjour de la Mère de Dieu dans la poussière du tombeau. Il était donc impossible de donner à l'impératrice des reliques de Marie.

Le Ménologe des Grecs raconte d'autres faits qui paraissent bien invraisemblables. Avertie par un ange de sa mort, elle se rend à la montagne des Oliviers, et les arbres s'inclinent sur son passage. De retour à sa maison, elle annonce la visite qu'elle a reçue. Soudain la foudre éclate et l'on voit paraître dans un amoncellement de nuages les disciples venus des extrémités de la terre. Elle les console et leur donne des ordres pour sa sépulture. Elle s'étend sur son lit et son âme, dans un élan d'amour, s'envole vers son Fils. Les Apôtres conduisent son corps sacré à Gethsémani, parmi les chants des anges. Les Juifs se précipitent sur son corps pour le jeter à terre ; ils sont frappés de cécité. On le dépose à Gethsémani, dans la sépulture des aïeux. Les chants angéliques continuent pendant trois jours. Le troisième jour arrive S. Thomas, désespéré de n'avoir pu assister aux funérailles de la Sainte Vierge, et qui demande à vénérer encore une fois son corps sans tache. Les Apôtres ouvrent le saint tombeau et le trouvent vide, il ne restait plus que les linceuls. Ils concluent que les anges avaient emporté au ciel son corps glorifié.

On a bâti une basilique sur le tombeau vide de Marie. On y descend par quarante-sept marches et l'on se trouve dans une église en forme de croix qui a quatre-vingt-quinze pieds de long et vingt de large. Le tombeau de la Sainte Vierge est placé au milieu de la grande nef, aux deux tiers de l'église, du côté est. Toutes les anciennes descriptions s'accordent, dit Mgr Mislin, à dire qu'il était taillé dans le roc comme celui de Jésus-Christ [2]. Il subit la même modification que le Saint-Sépulcre,

[1] *De Gloria Mart*, I, cap IV.
[2] *Les Saints Lieux*, II, 460.

ajoute le comte de Voguë, c'est-à-dire qu'il fut séparé de la masse du rocher dans laquelle il avait été creusé, au moyen d'une coupure artificielle, de manière à former un édicule cubique isolé au milieu d'un large espace vide [1].

La Sainte Vierge mourut donc à Jérusalem sur le mont Sion, dans la maison où elle avait vécu depuis la mort de son Fils, à l'ombre du Cénacle. Là s'élève aujourd'hui une belle rotonde dans le style de celle d'Aix-la-Chapelle où repose Charlemagne : c'est l'église de la *Dormition*. Guillaume II, empereur d'Allemagne, en acheta le terrain en 1898 et en fit don aux catholiques allemands. Les Bénédictins de Beuron se sont établis le 21 mars 1906 dans le couvent construit à côté du nouveau sanctuaire.

Une tradition prétend que le tombeau de la Sainte Vierge est à Ephèse, où S. Jean l'aurait amenée en 42, lors de la persécution d'Hérode. Catherine Emmerich y est favorable, mais cette opinion, si intéressante qu'elle soit, demeure dénuée de fondement historique.

LXXXIV

L'OFFICE DE L'ASSOMPTION

Au Concile du Vatican, l'on avait exprimé le vœu que le dogme de l'Assomption de Marie fût défini et proclamé, comme l'avait été celui de l'Immaculée Conception. Ce vœu sera accompli tôt ou tard, car la Sainte Vierge, n'ayant pas eu le péché originel, ne devait pas mourir [2]. Elle a rendu son âme à Dieu parce qu'elle l'a voulu, afin d'imiter son Fils. Comme lui, elle a déposé librement le fardeau de la vie, mais sa mort a été sans souffrance. Elle a expiré dans la douceur d'un suprême acte d'amour. Telle a été toujours la foi de l'Eglise. Aussi la fête de l'Assomption de Marie a-t-elle été célébrée à Rome avant le VII^e^ siècle et dès ce moment elle était fixée au quinze août.

I

L'office de l'Assomption n'est qu'un chant de triomphe.

Dès les premières Vêpres, l'Eglise s'écrie dans sa joie : « Marie a été élevée au ciel, les anges se réjouissent, ils louent et bénissent le Seigneur. » (Première antienne). — « La Vierge Marie a été élevée au céleste séjour, où le Roi des rois est assis sur un trône étoilé. » (Deuxième antienne).

On voit Marie qui monte au ciel, appuyée sur son Fils, qui recueille sa belle âme comme la plus céleste des fleurs. Il lui prodigue les plus doux témoignages d'amour. Il lui dit : « Venez, vous serez couronnée, » et il la présente au Père, qui place sur son front le diadème royal, car elle est la reine de l'univers, orné d'une couronne d'étoiles. Et il y a une immense allégresse au ciel. Les anges la célèbrent, l'admirent, se prosternent devant leur reine, qui les surpasse tous en mérite et en beauté.

[1] *Les Eglises de la Terre Sainte*, p. 306.
[2] *Contra*, voir *Ami* 1933, p. 487.

Et pendant ce temps montent de la terre des chants d'amour : « Nous courons à l'odeur de vos parfums, les jeunes filles vous aiment d'amour. » (Troisième antienne).

Depuis que Marie a paru sur notre terre, elle a tout embaumé de son parfum : les peuples, les cœurs, les âmes. Elle a tout attiré à elle. Les jeunes filles au cœur pur se sont surtout attachées à elle, comme à l'idéal parfait de leurs pensées et de leur vie. Elles ont regardé cet astre radieux qui brille à leurs yeux ; et, dans leur cœur, elles l'ont aimé d'un amour qui fait pâlir tous les amours humains ; elles se sont senties attirées et elles ont volé vers Marie par légions innombrables. Elles sont devenues, grâce à elle, la piété, le dévouement, le sacrifice, la virginité, l'honneur de la terre, car Marie a tout transformé par ses exemples, sa douceur maternelle. Elle est le grand ressort qui fait mouvoir les volontés, les porte à toutes les extrémités du courage et de l'oubli de soi. Elle fait resplendir la charité partout, afin de faire de ce monde, où l'on ne s'aime pas, un monde où règne l'amour, une terre de paradis.

Aussi « vous êtes bénie par le Seigneur, ô la plus noble des filles, parce que par vous nous avons goûté le fruit de la vie, » Jésus-Christ, qui nous donne la vie par la Sainte Eucharistie, le fruit divin. (Quatrième antienne).

L'Eglise ne se lasse pas de la contempler, de l'admirer : « Vous êtes belle et gracieuse, fille de Jérusalem, terrible comme une armée rangée en bataille. » (Cinquième antienne).

L'antienne de *Magnificat* semble épuiser son admiration ; les termes lui manquent désormais pour l'exprimer :

« Vierge très prudente, où allez-vous, semblable à l'aurore resplendissante ? Fille de Sion, vous êtes toute beauté et toute douceur, belle comme la lune, d'un éclat qui égale celui du soleil. »

II

La joie de l'Eglise éclate mieux encore à la messe, dès l'Introït : « Réjouissons-nous tous dans le Seigneur. Célébrons cette grande fête en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie. Les anges se réjouissent de son Assomption et ils louent à l'envi le Fils de Dieu. »

L'Epître et l'Evangile développent la même pensée : « J'ai cherché partout le repos ; je demeurerai dans l'héritage du Seigneur. » L'héritage du Seigneur, c'est la meilleure part que Marie a choisie et qui ne lui sera pas ôtée.

« Vous nous avez fait pour vous, Seigneur, disait S. Augustin, et notre cœur reste inquiet tant qu'il ne se repose pas en vous. » Marie n'éprouva pas cette inquiétude. Douée de raison, et de la plus haute raison, dès le premier moment de son existence, elle regarda les biens de la terre et n'y vit que vanité. Elle comprit qu'elle ne trouverait le repos qu'en Dieu et dans la grâce de Dieu. Dieu lui montra que la grâce qui devait sauver le monde était en Israël et dans le Messie qui naîtrait d'Israël. Sur l'ordre de Dieu, elle s'attacha à Israël, l'héritage de Dieu et sa patrie, à Jérusalem et à ses saints. Elle goûta en Dieu les plus douces joies, et Dien de son côté se reposa en elle comme dans un tabernacle vivant, plus beau et plus saint que le ciel même.

Elle est comparée dans l'Epître au cèdre du Liban, au cyprès, au platane, à l'olivier, au baumier odorant, aux plus beaux arbres de l'Orient. Ces arbres, dit S. Thomas, peuvent être considérés comme représentant les divers ordres des bienheureux. Elle les surpasse tous, les apôtres et les prophètes, les martyrs et les vierges et les plus élevés des anges. Elle est leur reine et le jour de son Assomption elle fait son entrée dans son royaume. C'est la scène que nous représente le Graduel. Les anges chantent : « Régnez par la vérité, par la douceur et par la justice. Votre droite accomplira des choses admirables. »

Marie règne dans les âmes par la vérité qui est dans son Fils et uniquement dans son Fils. Elle règne par sa douceur maternelle, elle règne par les œuvres que nous fait produire la grâce dont elle détient tous les trésors.

Ensuite le chœur continue : « Ecoutez, ma fille, et voyez ; prêtez l'oreille, car le Roi est épris de votre beauté. *Alleluia.* Marie a été élevée au ciel, l'armée des anges est dans la joie. »

Quelle entrée solennelle, et qui réjouit aussi toute l'Eglise, car sa Mère et sa Reine est au ciel ! Elle aime ses enfants, et elle les prendra par la main pour les amener auprès d'elle.

L'Evangile nous retrace ensuite la délicieuse visite de Jésus chez Marthe, qui le reçoit dans sa maison de Béthanie. Pourquoi l'Eglise a-t-elle choisi cet épisode, où il n'est pas question de la Sainte Vierge ? C'est que Marthe et Marie forment une image complète de la Mère de Jésus, qui fut parfaite dans la vie active comme dans la vie contemplative. Mieux que Marthe elle a reçu le Christ qu'elle a porté dans son sein. Mieux que Madeleine elle l'a écouté, elle a médité sa parole, qu'elle aimait à repasser dans son cœur. Elle a choisi la meilleure part ; comme Madeleine en effet et plus qu'elle, elle a pénétré dans les profondeurs de la divinité, elle a connu tous les secrets du Cœur de Jésus.

Cette fête de l'Assomption est particulièrement chère à la France, qui fut consacrée à Marie par le vœu de Louis XIII, vœu qui lui fut inspiré peut-être par Richelieu, plus sûrement par Marie-Louise de Lafayette, qui entra à la Visitation de Paris sous le nom de Sœur Louise-Angélique. Fille d'honneur de la reine Anne d'Autriche, elle se fit religieuse pour sauver l'âme du roi et son royaume. « On ne saurait méconnaître, dit M. Bazin, l'inspiration d'une âme plus naïve et plus tendre, dans l'idée qui vint à Louis XIII de mettre sa personne et son royaume sous la protection spéciale de la Vierge Marie. »

Ce qu'il fit par lettres patentes du 10 février 1638 : « Tant de grâces si évidentes, disait-il, font que, pour n'en pas différer la reconnaissance, sans attendre la paix, qui nous viendra sans doute

de la même main dont nous les avons reçues et que nous désirons avec ardeur, pour en faire sentir les fruits aux peuples qui nous sont soumis... Nous mettons donc particulièrement en la protection de la Mère du Christ notre personne, notre Etat, notre couronne et tous nos sujets. Nos mains n'étant pas assez pures pour présenter nos offrandes à la Pureté même, nous croyons que celles qui ont été dignes de la porter les rendront hosties agréables, et c'est chose bien raisonnable qu'ayant été médiatrice de ses bienfaits, elle le soit de notre action de grâces. »

Et il instituait la procession qui se fait encore aujourd'hui, afin que, par la protection de la Vierge, le royaume « soit à couvert de toutes les entreprises de ses ennemis et qu'il jouisse d'une longue paix. »

On était en pleine guerre de Trente Ans. Elle se termina par le traité de Westphalie, en 1648. Le 5 septembre 1638, après une union qui avait été stérile pendant vingt ans, naissait le prince qui devint Louis XIV et qui renouvela en 1650 la consécration de la France à Marie.

La fête de l'Assomption avait toujours revêtu un grand éclat. Aux temps où l'Eglise frappait d'interdit les royaumes rebelles et excommuniait les rois qui rompaient avec les lois divines, les cloches cessaient de sonner, sauf aux fêtes de Noël, de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption. Mais depuis le vœu de Louis XIII l'Assomption prit un caractère national qu'elle a gardé malgré les événements et qui demeure gravé dans le cœur des Français. Marie est ainsi proclamée par un concert unanime la Reine de France, et qui oserait dire que, pendant la grande guerre, elle ne nous a pas couverts de sa protection ?

A L'ÉCOLE DES SAINTS

XXXVIII

S. JOACHIM, PÈRE DE LA TRÈS SAINTE VIERGE : LES DEVOIRS DE FAMILLE

Mes frères,

Nous sommes fort peu documentés sur les détails de l'existence de ce personnage éminemment vénérable que le ciel avait appelé à l'honneur de devenir le père de la Vierge Marie. C'est que, au cours des siècles écoulés, beaucoup de traditions orales se sont effacées du souvenir des hommes.

I

Nous devons cependant penser qu'il appartenait à une race illustre, car, au début de son Epître aux Romains (I, 3), S. Paul affirme, conformément d'ailleurs à toutes les prophéties de l'A. T., que le Christ descend de David « selon la chair ». Ce qui ne saurait se justifier si Joseph seul, époux de Marie et simplement père putatif du Christ, avait été membre de la famille royale. Les textes sacrés nous induisent à conclure que Marie, elle aussi, appartenait à la même race — et son père par conséquent.

Il est à remarquer que Notre-Seigneur, qui avait le choix de sa naissance et a voulu paraître pauvre et humble, a tenu au contraire à sortir de la plus noble lignée de son pays. Pourquoi ? Nous nous en rendons mal compte, à une époque où la noblesse ne constitue guère autre chose qu'un souvenir historique. Mais pour peu que nous prenions la peine de remonter le cours des siècles, nous devons constater qu'une filiation célèbre ne comporte pas seulement des privilèges. Elle impose des devoirs corrélatifs : « Noblesse oblige, » disaient nos pères ; elle oblige à mener une vie digne, à se dévouer à l'intérêt public, à donner toujours et partout l'exemple. Cela nous amène à saisir pourquoi le Messie a voulu appartenir à une caste qui, suivant sa constitution fondamentale, doit être la première au sacrifice.

Joachim, l'aïeul de Jésus, épousa une personne fort pieuse qui s'appelait Anne et que la dévotion des peuples a depuis bien longtemps canonisée. De cette union une seule enfant naquit, mais cette enfant devait jouir d'une gloire incomparable : ce serait Marie, mère de Jésus. Si, à ce foyer, on eût pu se vanter d'ascendances illustres entre toutes, on n'y possédait, en revanche, qu'une très faible part des biens matériels. Car les temps étaient révolus où, selon l'affirmation des prophètes antiques, la puissance de la famille de David avait passé aux mains des maîtres étrangers. Il n'était plus question de prétendre au sceptre, ni même à un train de vie somptueux. La politique romaine encerclait de plus en plus la Terre Sainte. Sous le nom de princes à sa disposition, elle dirigeait tout et préparait, aussi lentement que sûrement, le triomphe de sa conquête. Vous vous souvenez que c'était là un des signes qui devaient marquer la période de l'avènement du Messie.

Dépouillés donc des anciens apanages, réduits à une condition médiocre, Joachim et Anne n'en étaient pas moins heureux, car ils n'avaient aucune ambition terrestre et leur seul rêve était de passer leurs jours dans l'obéissance aux ordres du Très-Haut. Vers le début de son discours consacré à la louange de la Vierge, S. Epiphane, écho sans doute de lointains souvenirs, a prononcé quelques paroles que l'on nous permettra de reproduire, car elles nous donnent une idée de ce que devait être l'existence du saint dont nous nous entretenons : « De la tige de Jessé, dit-il, était sorti le roi David, et de la tribu du roi David la Sainte Vierge. Sainte, ai-je dit, et fille de saints parents, car ses auteurs furent Joachim et Anne, qui durant leur vie plurent à Dieu... Joachim, Anne et Marie, tous les trois offraient publiquement à la Trinité un sacrifice de louanges. »

Le saint évêque continue en affirmant que le nom même de Joachim signifie en araméen « préparation du Seigneur. » On ne pourrait en trouver de plus adéquat, à tous points de vue. Toujours d'après le même écrivain, le nom d'Anne voulait dire : grâce. Les deux époux préparaient donc le règne futur du Christ par la recherche de la

grâce, et, comme première récompense, ils obtinrent cette grâce inouïe de donner au monde Celle qui écraserait la tête de l'infernal serpent.

Ils avaient, l'un et l'autre, fait leur possible pour mériter une telle faveur : « Joachim priait sur les montagnes, et Anne dans son jardin. » Trait de mœurs bien conforme à ce que nous connaissons des coutumes du peuple hébreu, où les hommes aimaient à se retirer sur les lieux élevés pour se mettre en rapports avec le Tout-Puissant, tandis que les femmes ne quittaient à peu près jamais l'enceinte de leurs demeures, où elles étaient à demi recluses.

Voilà tout ce que nous savons de positif au sujet de l'aïeul du Christ. Pour le reste, nous en sommes réduits à des conjectures qui n'ont d'ailleurs rien d'invraisemblable. Ainsi il est avéré que Marie fut, dès l'âge de trois ans, consacrée au service du Temple. Cela n'avait rien d'extraordinaire, et l'on considérait au contraire comme un privilège et un honneur de faire élever ses enfants à l'ombre du sanctuaire où résidait la majesté divine. Mais croyez-vous que Joachim, père de famille qui nous est représenté comme aussi dévoué qu'attaché à ses devoirs, ne tint pas à accompagner sa fille lorsqu'elle fut conduite sur le seuil des parvis sacrés ? On n'a pas de peine à penser que cette séparation dut lui être d'autant plus douloureuse qu'il n'avait pas d'autre enfant et qu'à partir du jour où Marie leur fut enlevée, les deux pauvres parents, déjà vieillis, durent mener une existence bien monotone et même un peu sombre auprès de leur foyer sans espoir.

L'éloignement de la T. S. Vierge ne devait être que momentané. La preuve en est dans le fait qu'elle était déjà retournée chez elle au moment de l'Annonciation. Mais à cette heure suprême, l'Ecriture ne fait aucune mention de son père ni de sa mère. Etaient-ils dans quelque pièce voisine de la maison lorsque l'archange Gabriel vint porter à la jeune fille le message divin dont dépendaient les destins de l'humanité ? Etaient-ils là encore lorsqu'entre les divers fiancés qui prétendaient à la main de Marie, l'inspiration du ciel désigna, par le miracle d'une verge fleurie, celui qui était désigné par la Providence pour devenir le protecteur, chaste autant que dévoué, du Fils de Dieu incarné ?

Joachim a-t-il été aussi heureux que le fidèle vieillard Siméon, qui ne voulait pas mourir avant d'avoir contemplé le Désiré des Nations ? Nous ignorons si ce grand-père, après l'inoubliable nuit de Bethléem, a eu la consolation de serrer dans ses bras celui qui était à la fois son petit-fils et son Dieu. Quand est-il mort ? A quel endroit ? Autant de mystères que l'histoire religieuse ne parviendra sans doute jamais à résoudre.

Bornons-nous à constater que le saint homme a passé sur la terre en laissant derrière lui la mémoire d'un patriarche. A défaut de détails plus précis, les traditions les plus reculées et les plus respectables nous racontent qu'il a vécu dans le souci d'être fidèle aux commandements de Dieu. Chargé du gouvernement d'une maison, il fut secondé dans sa tâche par sa femme, sainte Anne, qui l'assistait avec zèle. L'un et l'autre nous ont légué l'exemple d'une vertu constamment fidèle et nous ont démontré par la pratique que la véritable paix en ce monde se trouve dans l'accomplissement quotidien du devoir.

II

L'enseignement à retirer de cette brève étude est donc celui de l'exécution loyale et sainte de toutes les charges de famille. Etablie depuis l'origine du monde, et par le Créateur lui-même, la famille n'est pas une de ces associations qui n'ont d'utilité qu'en certains pays ou à certains âges et qui s'effondrent d'elles-mêmes lorsque leur rôle est terminé. Elle constitue la base essentielle sur laquelle s'appuiera l'humanité jusqu'à la fin des temps et autour de laquelle s'arc-bouteront les autres groupes plus ou moins strictement nécessaires. Qu'elle subisse, à travers les pays et les siècles, quelques modifications secondaires dans les détails de sa structure, nous n'en disconviendrons point. Mais son principe demeure toujours identique à lui-même : une petite réunion d'êtres liés par le sang, hiérarchiquement assemblés autour d'un chef.

On comprend très bien que si ce noyau primordial venait à disparaître, aucune société ne serait plus possible. Que deviendrait l'enfant, privé des soins maternels dès sa naissance, privé ensuite de l'aide paternelle jusqu'à ce qu'il soit en demeure de gagner sa vie par ses propres moyens ? Que deviendraient tant de pauvres femmes qui ont besoin d'être soutenues? Que deviendraient les vieillards livrés à l'abandon ? Que deviendrait l'homme lui-même, solitaire et farouche comme une bête sauvage des forêts ? La disparition de la famille ramènerait l'univers à un état inférieur à celui de la barbarie primitive. Elle n'est heureusement pas à prévoir. Mais si l'on tient à maintenir cette institution providentielle, il importe de s'appliquer à en remplir religieusement les obligations.

Ces charges sont naturellement différentes suivant la position de chacun par rapport à son entourage. A l'origine, lorsque le nouveau foyer se fonde au milieu des fêtes joyeuses, les deux époux reçoivent le sacrement qui les liera jusqu'à la mort de l'un d'entre eux et qui n'est autre que le contrat qui les unit. Mais ce n'est pas là une pure cérémonie : cela comporte un échange de serments, résumés dans le mot si bref par lequel les deux fiancés acceptent de s'engager pour la vie.

Ils se promettent d'abord mutuellement une affection qui doit être, pour ne pas devenir vulgaire, nuancée de respect réciproque. Sans cette entente intime des âmes, la vie commune deviendrait, en effet, un supplice, et cependant cette communauté d'existence est indispensable à la constitution et au maintien de la famille. Ils s'assurent encore de leur fidélité inviolable, et il faut insister sur ce point que chaque manquement au

devoir conjugal, devoir tracé par les règles de la morale religieuse, serait une faute doublement grave, parce qu'elle se compliquerait d'un parjure.

L'assistance dans toutes les nécessités de la vie entre encore parmi les charges assumées : rien de plus naturel, pourvu que l'on veuille songer que le mari et la femme s'associent pour la mauvaise comme pour la bonne fortune. A tour de rôle ils traverseront des heures triomphales et des jours douloureux. Il faudra alors mettre en commun les peines comme les bonheurs, afin de supporter plus courageusement les premières et de développer encore les seconds.

Mais ce pacte ne crée pas une égalité complète entre les deux conjoints. Le Seigneur a voulu que, dans chaque maison, le commandement fût assumé par l'homme, et que l'épouse fût tenue à l'obéissance. Ce sera à l'époux de diriger son foyer de telle sorte que la docilité ne pèse pas trop sur les épaules de sa femme, car il devra se souvenir toujours qu'elle est une compagne et non point une esclave.

Le temps passe, et voici que de petits enfants apparaissent autour du foyer. Nouvelle source de devoirs. Dieu confie aux époux la responsabilité de ces êtres impuissants à se conduire par eux-mêmes : ils auront à rendre compte de la manière dont ils les ont élevés, depuis leur premier jour jusqu'à celui où l'âge et l'éducation reçue les mettront à même de revendiquer une certaine indépendance.

Avons-nous besoin de dire que les parents sont obligés d'aimer leurs enfants ? Ce sentiment correspond si bien aux tendances de la nature qu'il s'explique par lui-même. Veillez seulement à ne pas préférer certains d'entre eux à d'autres, ce qui crée de funestes jalousies, plus tard suivies d'atroces discordes. Veillez aussi à aimer vos chers petits, non pas avec une faiblesse coupable qui, pour leur malheur, tolérerait tous leurs caprices, mais avec cette fermeté douce qui les maintiendra dans le chemin du devoir. Vous devez en effet les éduquer, c'est-à-dire former leur volonté et la maintenir, même malgré eux, dans le bien. Vous aurez ensuite à leur donner une instruction chrétienne et appropriée à la situation qu'ils peuvent espérer dans le monde. Sans chercher à réaliser des rêves chimériques qui n'aboutiraient qu'à en faire des déclassés, désillusionnés et aigris, ne négligez rien de ce qui pourra leur assurer plus tard une position aussi intéressante que possible.

Enfin n'oubliez pas que le meilleur moyen de bien élever sa jeune famille, c'est de lui donner toujours et partout le bon exemple d'une conduite religieuse, loyale et digne. Quelle autorité aurait un père pour réprimander et sévir, si on pouvait lui reprocher, au moins tout bas, les défaillances qu'il incrimine chez les autres ? Que Dieu vous préserve de cette humiliation !

A leur tour, les enfants ont envers leurs parents une série de devoirs. Ils les rempliront d'autant mieux que vous leur aurez mieux appris à les pratiquer fidèlement. Avant tout, faites qu'ils vous respectent. C'est une tendance trop commune de nos jours que de traiter les enfants comme des camarades avec qui on peut agir et parler comme d'égal à égal. Et cela aboutit tout simplement à ruiner le principe fondamental de l'autorité. Pour que l'ordre divin de la famille soit maintenu, il est essentiel que tous ceux qui y occupent un rang subalterne sentent en eux-mêmes et témoignent extérieurement qu'ils sont des inférieurs. Cela facilite énormément l'accomplissement de cet autre devoir de l'obéissance que les parents sont tenus d'exiger de leurs enfants, bien moins parce qu'ils ont le droit de se faire écouter, que dans l'intérêt même de ces âmes jeunes et inexpérimentées, qui seraient vite poussées vers les abîmes si on avait le malheur de les livrer aux témérités folles de leur naïveté présomptueuse.

Rien de tout cela ne contrarie l'obligation qu'ont les enfants d'aimer les auteurs de leurs jours. Au contraire, dans une maison bien ordonnée et sagement conduite, les liens de la sujétion corroborent ceux de la tendresse. Et cette tendresse, un peu platonique d'abord, devra se faire plus pratiquement efficace lorsque vous serez devenus vieux et que ceux à qui vous avez donné la vie, ceux que vous avez élevés au prix de tant de sacrifices, auront, à leur tour, à environner vos derniers ans de tous les soins, de toutes les attentions qui vous seront alors nécessaires. Priez le bon Dieu qu'il vous donne les grâces indispensables pour réaliser ce programme et pour que vos foyers soient bénis et heureux.

POUR LA FÊTE PATRONALE DE S. MAMMÈS

(17 août)

SON AMOUR DE DIEU ET DU PROCHAIN

Mes frères,

Avez-vous observé quelquefois un père qui chérit son enfant ? Il n'a pas de plus grande joie que de se cacher un instant, derrière un obstacle, pour voir si son enfant le cherchera. Quand il le voit tendre ses petits bras vers lui, pleurer de ne plus l'apercevoir, c'est le geste qu'il attend pour le prendre dans ses bras et l'enlever dans un baiser. Eh bien ! Dieu a été ce père pour S. Mammès, le saint patron dont l'Eglise de Langres célèbre la fête. Il l'a déposé sur la terre, pour quelques années seulement, puisque le courageux martyr est mort à quinze ans. Et cet enfant, au lieu de s'amuser aux bagatelles du monde, au lieu de se laisser distraire par tout ce qui nous attire, cet enfant n'a fait que chercher Dieu et tendre ses bras vers le Père céleste.

I

Quand S. Mammès vint au monde, Théodote, son père, est déjà mort ; l'enfant a quelques jours à peine que Dieu lui reprend aussi Rufine, sa mère. Recueilli par une pieuse et riche personne du nom d'Ammia, il reçoit de maîtres excellents l'instruction et l'éducation chrétiennes. Ses pro-

grès sont tels qu'à douze ans, en pleine persécution, il fait déjà de l'apostolat autour de lui, exhortant ses camarades à mépriser les ordres impies des princes païens et à demeurer fermes dans la foi.

Une si vaillante conduite lui vaut d'être dénoncé, arrêté, enchaîné, traduit devant l'empereur Aurélien. Celui-ci essaie d'abord de le prendre par la manière douce ; il fait miroiter devant ses yeux la vie facile de la cour, lui promet les honneurs et la gloire, s'il renonce à son Dieu ; il le flatte et lui rappelle qu'un noble patricien comme lui n'a rien à gagner dans la compagnie des pauvres gens qui pratiquent la religion chrétienne. Promesses et flatteries sont inutiles : elles auraient pu devenir un obstacle pour un cœur moins généreux, S. Mammès les méprise, il ne désire que Dieu et rien des plaisirs de ce monde.

Après la manière douce, la manière forte : elle fut vraiment forte pour le jeune chrétien, et par la durée et par les supplices affreux qu'elle suppose. S'il faut en croire la tradition, S. Mammès subit la flagellation, son corps est déchiré à coups de fouet, il est lapidé, enfin brûlé au fer rouge. Rien ne peut le détourner de son Dieu. On le conduit sur le rivage de la mer pour le noyer, mais Dieu permet que son héroïque serviteur échappe aux mains des bourreaux. Pendant trois ans, S. Mammès vit loin du monde, sur une montagne, de l'existence des pâtres et des ermites. Arrêté une seconde fois, il est jeté dans une fournaise ardente, d'où on le retire sain et sauf après plusieurs jours. Exposé aux bêtes de l'amphithéâtre, un léopard et un ours affamé viennent lui lécher les pieds. Enfin le juge, furieux d'être vaincu par cet enfant, ordonne de lui transpercer le ventre avec une fourche de fer, et tel fut le genre de supplice qui mit fin aux épreuves du serviteur de Dieu.

Il est à peine croyable qu'un enfant ait pu tant souffrir. Notre-Seigneur avait dit : « Celui qui croit en moi fera tout ce que je fais et des choses plus surprenantes encore ; » mais il n'en est pas moins vrai que la cruauté humaine atteint des limites insoupçonnées, il n'en est pas moins vrai surtout que la preuve est faite maintenant : aucun obstacle, aucune souffrance n'a pu détourner S. Mammès de l'amour de son Dieu. Aussi le Père céleste peut désormais prendre son enfant dans ses bras et lui donner le baiser de l'union éternelle.

M. f., S. Mammès ne pouvait donner à Dieu une plus grande marque d'amour. Notre-Seigneur a dit : « La plus grande marque d'amour, c'est de donner sa vie pour ceux qu'on aime ; » or S. Mammès a donné sa vie. Mais à nous Dieu n'en demande pas tant. Et pourtant, combien, parmi nous, lui marchandent leurs efforts ! Pour nos amis de la terre, nous travaillons à plein cœur, et quand il s'agit de faire plaisir à Dieu qui nous a tant aimés, nous mesurons au compte-goutte la coupe de nos sacrifices. N'est-ce pas peut-être que nous nous faisons une fausse idée de Dieu ? Nous croyons qu'il est un juge sévère, qui prend plaisir à nous éprouver, à nous faire souffrir, alors qu'en fait il est un père très bon, qui ne souhaite que notre bonheur. Il permet la souffrance pour nous, mais c'est pour notre bien, comme un père veut une opération douloureuse sur le corps de son enfant afin de lui sauver la vie. Il est vrai qu'il se cache pendant que nous souffrons ; il donne aux personnes et aux choses le pouvoir de nous éprouver ; mais si nous lui sommes fidèles, si nous savons tendre les bras vers lui, même au plus fort de nos souffrances, soyons bien sûrs qu'il nous récompensera de notre amour. Il n'est pas le Dieu terrible, il est le bon Dieu, l'infiniment aimable.

II

Dans l'acte de charité, nous disons à Dieu : « Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur... et j'aime mon prochain comme moi-même pour l'amour de vous. » L'amour de Dieu ne va donc pas sans l'amour de nos frères. Jésus l'a dit : « On vous reconnaîtra à cette marque : l'amour fraternel. » Or cet amour du prochain, on le trouve presque à chaque page de la courte vie de S. Mammès, et à un degré peu commun. Vers l'âge de douze ans, il donne tous ses biens aux pauvres, et il pratique déjà cette œuvre de miséricorde corporelle qui est d'ensevelir les morts. Durant sa deuxième captivité, il nourrit ses compagnons d'infortune et les fait sortir de prison. Mieux que cela, il donne autour de lui l'aumône spirituelle, il se fait le catéchiste de ses camarades, il devient leur entraîneur, les engage à rester fidèles à la foi de leur baptême. Surtout il accomplit à la lettre le grand commandement du Maître, si dur pour nos rancunes et nos désirs de vengeance : « Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous détestent, priez pour ceux qui vous maltraitent et vous persécutent. » Sur le point de mourir, ses dernières paroles furent celles de Jésus en croix : « Seigneur, ne leur tenez pas rigueur de ce qu'ils m'ont fait. » Voilà, m. f., jusqu'à quel degré notre martyr a aimé son prochain.

Devant un si grand exemple, il me serait facile de vous exhorter à la charité fraternelle en vous signalant les nombreux moyens d'être bons pour tous. Mais au lieu de vous suggérer de nombreuses résolutions, je me bornerai à une seule : « Soyez aimables et simples avec le prochain. » C'est encore un trait de la vie de S. Mammès qui m'invite à vous donner ce conseil. Tandis que le jeune saint vivait sur une montagne, loin du monde, près des bêtes sauvages qui l'entouraient familièrement, les envoyés de l'empereur, venus pour l'arrêter, furent saisis de frayeur à la vue des terribles gardiens de l'enfant. S. Mammès les rassura et leur dit : « Ne craignez rien, entrez, vous mangerez pour vous refaire des forces, car vous êtes fatigués, puis vous retournerez vers l'empereur, et... je vous suivrai. » Oh ! m. f., la belle simplicité ! Quel exemple pour nous ! Nous avons si peur de paraître ce que nous sommes et nous aimons nous draper d'un peu de solennité, par crainte d'être au-dessous de l'idée qu'on se fait de nous. De là ces mines hautaines, ces affectations de distance,

d'indifférence, ce langage compliqué. Notre vie devient un agencement plus ou moins savant, une mise en scène par dessous laquelle sera bien habile qui découvrira le fond de notre âme[1].

Mais cela, m. f., c'est l'esprit du monde, et nous oublions que nous sommes d'un autre esprit, l'Esprit de vérité. Cela, c'est la duplicité, c'est-à-dire un vice de l'âme ; la simplicité, au contraire, c'est la franchise, c'est la modestie. Soyons donc simples dans nos conversations, servons-nous des mots pour dire ce que nous pensons et non le contraire. N'oublions pas que nous sommes les disciples de Jésus qui nous permet le *oui* quand c'est *oui* et le *non* quand c'est *non*. Soyons simples dans notre conduite, dans tout notre extérieur. Cette franchise, qui est de l'humilité, nous rendra aimables et doux envers notre prochain. Plus volontiers, nous aurons le sourire de la bonté sur nos lèvres, et n'est-ce pas déjà aimer beaucoup le prochain que de l'accueillir avec un visage toujours aimable et franc ?

* *

Il y a dans l'Evangile une multitude de préceptes à observer, toute une série de vertus à pratiquer. Oui, mais comme les sentiers qui sillonnent une montagne et se joignent aux sommets, toutes ces voies tendent, aboutissent à ce point : aimer. En réalité, il n'y a qu'une seule loi, un seul précepte, une seule vertu à pratiquer : l'amour de Dieu et du prochain. « Tu aimeras le Seigneur, a dit Jésus, tu aimeras ton prochain, c'est toute la Loi et les Prophètes. » M. f., les saints, comme S. Mammès, nous ont montré le chemin ; ce sont nos guides et ils ne demandent qu'à nous aider dans la rude ascension. Invoquons-les, essayons de les imiter. La récompense en vaut la peine : c'est le ciel. Ainsi soit-il.

AUX ENFANTS DE MARIE

CV

Pour la remise d'une bannière

REGARDER ET SUIVRE MARIE

Votre pasteur a donc enfin le bonheur de pouvoir vous remettre entre les mains une bannière neuve, une bannière d'une beauté et d'une richesse que vous avez toutes admirées, une bannière à laquelle je viens d'attacher les bénédictions de la Sainte Eglise. N'en êtes-vous pas tout heureuses et toutes fières ?

I

Mais il importe que vous compreniez bien le don que l'on vient de vous faire. Qu'est-ce qu'une bannière ? — C'est un signe de ralliement. En tête de nos régiments, à la tête de toute société, il y a toujours, vous le savez, un drapeau, un étendard, une oriflamme, une bannière qui flotte au vent. On y grave des images, des insignes, des dates, des inscriptions. Sur votre bannière, j'aperçois d'un côté l'image de la Sainte Vierge, et de l'autre côté, je lis ces mots : « Enfants de Marie de C. » Cette bannière, c'est donc la chose sainte et bénie autour de laquelle se grouperont dans cette paroisse les jeunes filles les plus pieuses, celles qui font profession d'aimer, de servir et d'imiter la T. S. Vierge Marie.

Rien qu'à voir cette bannière, du reste, on devine tout de suite à qui elle convient. Elle est blanche, comme l'innocence, comme la pureté ; sur cette blancheur il y a un peu de bleu, de ce bleu qui est la couleur de l'espérance, de l'azur du ciel, de la jeunesse ; une gracieuse guirlande de fleurs d'or encadre l'image de Marie, et cet or symbolise la charité, la prière, le sacrifice. Ces couleurs, qui s'harmonisent si bien, disent admirablement les vertus qui doivent éclore et s'épanouir dans le cœur d'une véritable Enfant de Marie.

Mais ce qui, dans cette belle bannière, attire et fixe surtout les regards, c'est l'image de la Sainte Vierge. Regardez-là, ne vous lassez point de la regarder. Admirez ce front penché, ces yeux baissés, ce visage si grave et si doux, cette robe aux chastes plis, ces bras étendus qui ne lancent point la foudre, mais qui veulent faire du bien, ces pieds qui foulent le serpent infernal. Cette attitude si recueillie ne vous prêche-t-elle pas la pureté, la modestie, la douceur, la bonté, la piété et l'union à Dieu ? Ces leçons de votre divine Mère, gravez-les bien avant dans vos cœurs.

II

Faites plus et mieux : mettez-les fidèlement en pratique. C'est ce que vous demande votre Mère du ciel. Elle veut en effet que vous portiez devant vous sa sainte image, comme pour vous dire : « Mes enfants, regardez-moi et suivez-moi. »

Un de nos anciens rois, l'un des meilleurs et des plus braves, Henri IV, disait à ses soldats en leur montrant son casque : « Regardez et suivez mon panache blanc, il vous mènera à l'honneur et à la victoire. »

Mes enfants, votre céleste Reine vous tient le même langage. Regardez-la et suivez-la. Elle veut vous détourner des mauvaises compagnies, des pièges du démon, des spectacles profanes, des fêtes et des réunions mondaines, des sentiers du mal. Elle veut vous conduire dans le chemin de la vertu, de l'honneur, de la piété. Elle veut vous entraîner à sa suite dans les austères régions de l'immolation et du sacrifice, sur la route du Calvaire. Mais ne craignez point : le chemin du Calvaire, c'est le chemin du ciel. Suivez-la courageusement, suivez-la joyeusement, suivez-la persévéramment. En la suivant, vous ne risquez point de faire fausse route, de prendre une mauvaise direction ; vous êtes en bonne compagnie, vous avez un guide sûr et éclairé, vous allez droit au paradis.

* *

Je vous remets cette bannière, comme le général remet le drapeau à un régiment, confiant que vous la porterez avec fierté et que jamais pour-

[1] Mgr Lavallée, *Béatitudes : La simplicité.*

rien au monde vous ne vous résignerez à la laisser tomber entre les mains de l'ennemi de vos âmes. Et si je fais des vœux pour que cette belle bannière reste longtemps gracieuse, fraîche et pure comme elle l'est maintenant, je fais des vœux plus ardents encore pour que votre congrégation soit toujours digne de la T. S. Vierge, sa patronne et sa protectrice, que ce soit toujours une école de piété, de pureté et de vraie vertu, une pépinière d'excellentes chrétiennes, l'honneur et l'espoir de la paroisse, la gloire et la consolation du pasteur, la règle et le modèle de tous ceux qui veulent vivre et mourir dans l'amour du bon Dieu et de sa très sainte Mère.

VARIA

A DES PETITS CROISÉS DE L'EUCHARISTIE

Mes bien chers enfants,

En cette cérémonie qui vous est spécialement consacrée, je vous poserai cette question : « Comprenez-vous, petits croisés de l'Eucharistie, votre dignité ? »

Je veux, ce matin, essayer, en quelques mots, de vous la faire toucher du doigt.

* *

Vous êtes des *croisés,* c'est-à-dire des enfants qui au grand jour, devant tous, arborent, dans leur vie, la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Quand, au début du christianisme, on demandait aux martyrs : « Comment vous appelez-vous ? » ils répondaient volontiers : « Je me nomme chrétien. »

S. Louis, le grand croisé, avait coutume de signer ses actes privés : « Louis de Poissy », parce que c'est à Poissy qu'il avait reçu le baptême, par lequel il était devenu chrétien.

Pour les martyrs, comme pour S. Louis, rien ne pouvait égaler ce bienfait, ce titre de gloire : appartenir à Notre-Seigneur.

Ils ne se contentaient pas d'être chrétiens par le nom : ils voulaient l'être aussi dans leur vie ; et ils ont atteint la perfection du christianisme, qui s'appelle la sainteté.

Croisés, vous êtes chrétiens, chrétiennes, et ce doit être là votre fierté et votre orgueil. Mais il faut que vous vous en montriez dignes, partout, et en toutes occasions, du matin jusqu'au soir. Vous prouverez autour de vous que vous êtes à Jésus, que vous vous êtes, en quelque sorte, en devenant croisés, consacrés à Lui. Vous avez le devoir d'être meilleurs que les autres, et des modèles en tout : aussi bien pour la piété que pour la conduite, l'obéissance et le travail.

* *

Vous êtes des *croisés,* c'est-à-dire des soldats du Christ.

Rappelez-vous ce que vous a appris l'Histoire, de ces vaillants chrétiens, princes et hommes d'armes qui s'en allaient loin, bien loin de l'Europe, pour délivrer le tombeau de Notre-Seigneur. Ils quittaient tout pour répondre à l'appel de l'Eglise et combattre les ennemis de la foi. Ils luttaient vaillamment pour les repousser et gagner sur eux le plus de terrain possible.

Agissez de même, mes enfants, contre les ennemis de votre âme et de Jésus, je veux dire contre vos défauts, vos mauvaises habitudes, vos mauvais instincts. Tâchez de vous en débarrasser. Luttez avec courage, avec persévérance. Ça n'ira pas tout seul. Vous ne serez pas vainqueurs, vous ne les mettrez pas en déroute, du premier coup. L'essentiel est que vous ne soyez pas vaincus. La victoire est au bout de vos efforts.

Et vous aurez une ambition plus haute. Se corriger de ses défauts, c'est bien, mais il y a mieux encore, et vous y tendrez : vous essaierez de gagner du terrain, en faisant le plus de progrès possible dans la vertu et dans la vie chrétienne.

* *

Vous êtes des *croisés,* c'est-à-dire des enfants qui ne se contentent pas d'aimer Notre-Seigneur pour leur propre compte, mais qui s'efforcent de le faire aimer autour d'eux. Je vous parlais tout à l'heure de S. Louis. Savez-vous que s'il voulait aller à Tunis, — où il alla en effet et où il mourut, — c'était dans l'espoir d'assister au baptême du roi de ce pays ?... On ne vous demande pas de courir si loin convertir les païens. Contentez-vous, du moins pour le moment, de ceux qui vous entourent : vos familles, vos amis. Faites vous les apôtres du bon Jésus auprès de vos camarades et de vos compagnes. En particulier, amenez à la Croisade ceux et celles qui hésitent !

* *

Vous êtes, enfin, des *croisés de l'Eucharistie,* c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus grand ici-bas, puisque l'Eucharistie, c'est le bon Dieu lui-même qui demeure parmi nous et qui se donne à nous.

Vous serez donc, mes chers enfants, dans la paroisse, les âmes, les cœurs qui aimeront le plus et le mieux Notre-Seigneur dans le Saint-Sacrement de l'autel.

Qu'avez-vous à faire ?

Il vous faut assister souvent et pieusement à la messe ; venez-y chaque fois que vous le pourrez. Et si, pour cela, vous avez besoin de faire quelques sacrifices, vaincre, par exemple, la paresse ou le respect humain, votre mérite n'en sera que plus grand et vous n'en ferez que plus de plaisir à Notre-Seigneur.

Vous prendrez, si vous ne l'avez déjà, la bonne habitude de la visite quotidienne au Saint-Sacrement. C'est si facile ! Est-ce qu'il ne suffit pas d'un peu de bonne volonté, pour, en revenant de l'école, je suppose, entrer à l'église, saluer Notre-Seigneur présent dans le tabernacle, lui faire une petite prière, le remercier des grâces dont il vous comble et lui confier vos désirs ?

Surtout, communiez souvent. Il me semble qu'un croisé devrait s'approcher de la Sainte Table au moins une fois par semaine, et même davantage, s'il le peut. N'attendez pas qu'on vous le dise, encore moins qu'on vous y pousse. Venez de vous-mêmes : vos communions seront meilleures !

* *

Voilà, mes chers enfants, ce que vous devez être, ce que vous devez faire, si vous voulez être dignes de votre titre de *croisés*. Vous le serez, vous le ferez. Vous vous rapprocherez ainsi de plus en plus de N.-S. Jésus-Christ ; vous vous sanctifierez vous-mêmes et vous attirerez de grandes et précieuses grâces sur la paroisse. Ainsi soit-il !

SERMONS D'ADORATION PERPÉTUELLE

III

LA VISITE AU SAINT-SACREMENT

Mes frères,

Nous voici rassemblés au pied de l'autel de notre Dieu, dans ce jour de notre Adoration perpétuelle, l'une des fêtes religieuses que vous célébrez avec le plus de piété. Ce m'est une consolation tous les ans de le constater, et je profite de l'occasion nouvelle qui se présente pour vous en féliciter.

Le Dieu de l'Eucharistie, pendant une journée, triomphe chez nous : ces fleurs, ces chants, l'ornementation de l'autel, ces lumières, tout atteste votre foi. Hostie trois fois sainte que, de cette chaire, j'aperçois dans l'ostensoir d'or, aujourd'hui vous êtes adorée, chérie par ce peuple, votre peuple ! Mais je me demande s'il vous entoure tous les jours des mêmes adorations et des mêmes respects. Je sais que les chrétiens ne peuvent être du matin au soir dans leur église, que le travail les appelle et les retient, que la vie est aussi rude et difficile pour eux que pour les autres et que chacun d'eux doit être à son poste et à son ouvrage, et consacrer ainsi de longues heures à ses devoirs d'état. Cependant remplissez-vous toujours tous vos devoirs envers Jésus présent dans son tabernacle, m. f. ? C'est à cette question que je veux répondre ce soir, non pour vous adresser des reproches, mais pour stimuler votre zèle et enflammer votre amour.

1° Jésus, dans nos églises, est le plus souvent seul ; — 2° Soyons des chrétiens aimants et fidèles et visitons-le dans sa solitude. — Telles sont les deux pensées que je veux développer brièvement devant vous.

I

Dans nos églises, Jésus, le plus souvent, est seul.

Seul, il le fut presque tout le temps de sa vie mortelle. N'était-il pas comme un étranger au milieu des siens ? Moralement, il était dans un isolement cruel. Malgré tout, en ces jours, il était encore entouré. Il avait près de lui sa Mère, ses Apôtres et ses disciples, les foules le suivaient. Aujourd'hui, où sont donc ceux qui le visitent ? De combien d'âmes est-il habituellement entouré ?

Le cœur se serre à penser au silence, à la solitude où il vit ici-bas, au milieu d'un peuple dont l'infidélité et l'ingratitude sont insondables. Un saint l'appelait « le grand Isolé, le grand Séparé » ; il ne pouvait mieux dire.

La liturgie multiplie les messes, les saluts, les expositions, les bénédictions et les processions du Saint-Sacrement ; ses innombrables appels cherchent à attirer les foules autour du tabernacle ; il y a des Adorations perpétuelles dans toutes les églises ; notre temps a même institué les Adorations nocturnes qui rassemblent au pied de l'Hostie, depuis l'heure où l'ombre envahit la terre jusqu'à l'heure où la lumière de l'aurore reparaît à l'horizon, des fidèles dont la foi est assez vive et l'amour assez ardent pour affronter les fatigues d'une longue veille ; mais, à l'habitude, les journées et les nuits de Jésus-Eucharistie se passent dans l'isolement et sa vie normale ici-bas est la solitude et le silence.

Quel calme dans l'église du village ! Parfois les voûtes s'émeuvent un instant de l'aboiement d'un chien qui monte la garde au seuil d'une maison voisine, du bruit de ferraille d'un chariot sur le chemin, du roulement d'un train qui file à travers la plaine, d'un ronflement de moteur sur la route ou dans le ciel, mais encore une fois, d'ordinaire et habituellement, quel silence !

Et quels déserts aussi que nos églises de villes et nos cathédrales elles-mêmes ! Là, tout est riche, tout est beau. J'y vois de hauts piliers ou de sveltes colonnes, des retables rehaussés d'or, des autels de marbre, un tabernacle étincelant de pierres précieuses. Combien d'adorateurs ? Deux, trois, le plus souvent pas un !

Des touristes, en ces temps de déplacements faciles et continuels, parcourent le monument, admirent les tableaux, les statues, les tombeaux, les verrières ; j'en ai vu qui passaient devant l'autel où Jésus réside : savaient-ils qu'il est là, vivant ? L'ignoraient-ils ? La plupart ne lui faisaient même pas l'honneur de s'en douter, et passaient, je ne dis pas sans s'agenouiller, mais sans même lui adresser un salut ! Le divin Maître était traité par eux comme inexistant !

Mais ne parlons pas de ces gens ; parlons de nous.

Nous-mêmes, quand nous sommes en sa présence, nous le laissons encore seul, car nous sommes près de lui comme si nous n'y étions pas. Vous êtes avec une personne dans une chambre, vous parlez avec elle, vous lui demandez à chaque instant quelque chose. Nous, à genoux ou assis devant l'autel, nous ne disons rien à Jésus qui, pourtant, est là devant nous, avec nous, près de nous. Nous ne lui demandons rien. Notre esprit vagabonde au pays des distractions et des rêves, et nos cœurs distraits dans nos poitrines sont comme inertes et morts.

Même pendant la messe à laquelle pourtant tous les chrétiens sont appelés, il est seul. Tous, nous devrions être là, présents à ce drame muet et cependant poignant, à ce sacrifice de l'autel, le même que celui de la croix. La plupart sont absents. Le Christ s'offre, et il s'offre seul, car, de ceux qui sont là, combien apportent à la Victime sainte autre chose qu'une âme insensible et froide ?

L'Hôte de l'Eucharistie est négligé, oublié, délaissé, méconnu, inconnu de la plupart des hommes d'aujourd'hui. *Medius vestrum stetit quem nescitis.* Il y a parmi vous quelqu'un que vous ne connaissez pas, pouvons-nous dire aux générations de ce temps.

Vous me dites : « Mais il y a là les anges ! » Sans doute. Un Frère Gérard, — un saint dont Pierre le Vénérable a célébré les vertus, — écoutait, dit-on, dans l'extase, les mélodies célestes qui s'élevaient la nuit dans l'église obscure et solitaire[1]. C'est exact, les anges sont là et les saints, et tout le ciel.

Vous me dites : « Mais ce Jésus qui est seul ici, n'est pas seul ailleurs. Il voit à ses pieds sur toute la terre des milliers et des milliers de religieux, de religieuses, de chanoines obligés à l'office quotidien et deux fois par jour en sa présence, de prêtres, de fidèles. Ce Jésus abandonné dans notre église trouve une compensation dans d'autres églises, tant et si bien qu'étant le même partout, il est excessif de prétendre qu'il est délaissé ! » C'est encore exact.

Réfléchissez pourtant. Est-ce pour les religieux et les religieuses des lointains monastères qu'il est présent dans ce tabernacle ? Est-ce pour les chrétiens plus empressés des régions plus catholiques que la nôtre, qu'il est présent dans ce tabernacle ? Est-ce pour les habitants des autres villes qu'il est présent dans cette ville ? d'un autre village, qu'il est présent dans ce village ? C'est pour vous. Si vous ne le visitez pas là où il est présent pour vous, pouvez-vous dire qu'il n'y est pas seul ? Les soi-disant fidèles de Jésus peuvent se chercher des excuses, tant qu'ils voudront, le fait subsiste : l'Ami le plus fidèle, le plus dévoué, le plus aimant est par eux délaissé. Les anges, sans doute, entourent le tabernacle et, comme il est dit dans l'Evangile de la Tentation, s'approchent pour le servir ; mais Jésus n'est pas là pour les anges, il est là pour les hommes, et les hommes l'oublient.

Que ferons-nous, m. f. ? Laisserons-nous se perpétuer parmi nous un pareil abandon ?

II

Nos mystiques nous disent : « Consolez le Cœur du divin Abandonné ! C'est un sort bien triste pour un cœur qui aime d'être condamné à une perpétuelle solitude. Il souffre ; que votre fidélité adoucisse sa souffrance ! Ils nous disent « qu'il est ici-bas l'Ami le plus malheureux, » que « son Cœur divin pleure... » Je comprends, m. f., et vous comprenez comme moi cet apitoiement douloureux de ces cœurs très tendres à l'idée que, selon l'expression d'une sainte, « l'Amour n'est pas aimé. » Mais c'est là évidemment une façon de parler, une assimilation, une image, car Jésus ressuscité n'est pas soumis à la mortalité, *Christus resurgens, jam non moritur,* et par conséquent il ne peut plus souffrir, il ne souffre plus.

Concevrait-on que le Rédempteur qui a tant souffert sur cette terre pour nous racheter, soit encore exposé à d'autres tortures dans son ciel, surtout quand on pense que c'est à toutes les minutes au cours des siècles que la misérable humanité l'abreuve non seulement d'oubli, mais de trahison, de blasphèmes, de sacrilèges ? Son ciel serait plus douloureux que Gethsémani, le prétoire de Pilate et le Golgotha ; son ciel, en vérité, serait pire que l'enfer ! Non, non, le Christ dans sa gloire ne souffre plus et c'est pour moi un soulagement délicieux de le penser.

Il ne souffre plus, il est parfaitement heureux ; heureux de ce bonheur essentiel qui consiste dans l'infinie perfection et dans la plénitude éternelle de l'ineffable Trinité. Dans ce bonheur sans fond ni limite, toutes les insultes, tous les blasphèmes, tous les sacrilèges viennent se noyer comme la poussière que soulève et emporte le vent dans les flots de la mer profonde. Mais Jésus a de plus ce que nos théologiens appellent un bonheur *accidentel,* qui consiste dans l'espèce de contentement qu'il éprouve à se voir et se sentir connu, aimé, adoré par ses créatures. Il est inaccessible à la douleur ; il n'est pas insensible ! Et je dis que, si nous sommes pour lui des disciples aimants et fidèles, des amis délicats, ce bonheur accidentel, nous ne voudrons pour rien au monde le lui refuser.

Comment le lui donnerons-nous ? En pensant souvent à lui, en le visitant souvent, en multipliant les communions ferventes ; par des amendes honorables réitérées, par des hommages attendris et des réparations expiatrices, par la pratique des dévotions qui lui sont chères ; en le louant et glorifiant sous les voiles de son sacrement d'amour, en le priant pour nous et pour son Eglise, en nous appliquant à lui faire oublier l'ingratitude des incrédules, des blasphémateurs et des sacrilèges ; en le prenant pour notre Médiateur près de son Père, en assistant à la sainte messe souvent, tous les jours si nous le pouvons ; enfin, pour tout dire, en un mot, en lui donnant, dans notre vie, la place qui lui est due, cette place qui est la première.

* *

Voilà le devoir, m. f. ; accomplissons-le généreusement. Ne soyons pas semblables à cette race juive à qui le Sauveur, à la fin de son séjour sur la terre, avant de reprendre la route du ciel, reprocha avec amertume son incurable dureté de cœur : « *Exprobravit incredulitatem eorum et duritiam cordis.* » (Marc, XVI, 14). Comment aurions-nous un cœur dur pour Celui qui a eu pour nous, qui continue à avoir pour nous un cœur si tendre ? Avons-nous, sur cette triste terre, un ami plus attentif, un compagnon plus fidèle, un bienfaiteur plus généreux, un protecteur plus puissant ?

Il réside dans l'église. Le vulgaire indifférent passe et repasse devant le temple, sa demeure, non seulement sans entrer, mais sans même penser qu'il est là ; s'ils entrent, parce qu'ils y sont forcés, ils n'y apportent que des pensées étrangères, un esprit distrait, un cœur glacé. Nous pensons à lui : entrons et déposons au pied du divin Solitaire un esprit vigilant et un cœur embrasé d'amour.

Un jour viendra, une heure sonnera où le divin Maître, fidèlement adoré et servi sur cette terre, nous invitera à la fête de l'Adoration perpétuelle véritable, celle qui se célébrera éternellement dans le ciel aux acclamations des anges, des saints et de tous les élus. Ainsi soit-il.

[1] Pierre le Vénérable, *De Mirac.* (*Patrol. lat.*, t. LXXXIX, col. 885-887).

LA GRANDE COMMUNION : AVANT, PENDANT, APRÈS

PREMIÈRE PARTIE : RETRAITE PRÉPARATOIRE

Ouverture de la Retraite

LA GRANDE NOUVELLE

Mes chers Enfants,

Quand le Bon Dieu veut faire une grande œuvre en ce monde, il envoie un Ange pour nous l'annoncer.

Ecoutez cette belle histoire, que l'Evangile raconte :

Dans une petite ville de Galilée, Nazareth, vivait un tout jeune ménage. L'homme était charpentier, et se nommait Joseph. Sa femme s'appelait Marie. Elle était très pieuse. Et quand elle n'était pas occupée aux travaux du ménage, elle passait tout son temps à prier le Bon Dieu, lui demandant sans cesse d'envoyer bientôt son Fils sur la terre pour sauver le monde.

Un jour qu'elle priait avec plus de ferveur encore, tout à coup un Ange, l'un des plus beaux du Paradis, Gabriel, lui apparut :

— « Je vous salue, dit-il. Vous êtes pleine de grâce. Le Seigneur a entendu votre prière ; et il m'envoie vous apporter sa réponse. Son fils va venir sur la terre, et c'est en vous qu'il veut prendre un corps et une âme. Le voulez-vous ?

— Mais c'est impossible, répliqua Marie. Je ne suis pas capable de recevoir le Fils de Dieu, et de lui donner un corps et une âme, comme une mère à son enfant. Comment voulez-vous que cela puisse se faire ?

— « C'est Dieu lui-même qui le fera, » dit l'Ange.

Et Marie répondit : « Alors, je le veux bien ! »

Et aussitôt le Fils de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, descendit du Ciel dans le cœur de la Sainte Vierge pour se faire homme comme nous.

Cette histoire, mes Enfants, c'est la nôtre ce soir. Je vois que vos petits yeux me demandent : « Où donc est le Bon Dieu, et son Ange, et la T. S. Vierge ? » — Ils sont tous ici. Vous ne les voyez pas ? Regardez bien !

Qui est-ce qui représente le Bon Dieu sur la terre, dans cette paroisse, auprès de vous ? C'est... le prêtre de Jésus-Christ : Monsieur l'Abbé, qui vous instruit au nom de Dieu, Monsieur le Curé, qui vous gouverne au nom de Dieu. Car Notre-Seigneur leur a dit : « Celui qui vous écoute, m'écoute ; celui qui vous méprise, me méprise. Tout ce que vous déciderez sur terre, moi je l'approuverai dans le ciel... » Vos prêtres, mes Enfants, c'est pour vous le Bon Dieu en personne.

Or, tout dernièrement, Monsieur le Curé m'a dit : « J'ai une grande nouvelle à annoncer aux petits enfants de ma paroisse, la même qu'autrefois l'Archange Gabriel annonça à Marie. Voulez-vous être le bon ange qui leur apporte la nouvelle ? »

Moi, j'ai répondu : « Je veux bien. Mais vos petits enfants ressemblent-ils à la Sainte Vierge ? Autrement, je ne viendrai pas. Car la grande nouvelle que je leur dirais, je ne puis pas la dire n'importe où, mais seulement dans la solitude ; ni à n'importe quel moment, mais seulement pendant la prière ; ni à n'importe qui, mais seulement à des cœurs très purs. C'est un si grand mystère, et un si grand miracle ! »

Et Monsieur le Curé m'a dit : « Venez sans crainte. Vous verrez pendant la Retraite comme ils seront tous recueillis, comme ils prieront bien, et comme ils purifieront leur cœur. Ils ressembleront à la Sainte Vierge, et ils pourront comme elle recevoir Jésus ! »

Je l'ai cru, mes Enfants, et je suis venu. Me suis-je trompé ? Oh ! non ; je le vois bien.

I. — *Le recueillement*

D'abord, j'en suis sûr déjà, vous serez tous très recueillis pendant cette Retraite ; tellement recueillis, que votre cœur ressemblera à la petite chambre de la Sainte Vierge où personne ne peut entrer que les Anges ; d'où vous ne sortirez pas vous-mêmes jusqu'à ce que le Bon Dieu soit venu ; où vous resterez jusque-là dans le silence et dans la paix.

A) DÉFENSE D'ENTRER. — Qu'allez-vous faire, pour que personne ne puisse entrer dans votre cœur ? C'est bien simple. Vous allez, pendant ces trois jours, fermer les portes et les fenêtres, que vous entr'ouvrirez seulement pour accueillir l'Ange de Dieu.

Où sont les *fenêtres* de votre âme ? Les voilà : vos yeux. Fermez les volets. Baissez les paupières, pour que personne n'entre chez vous. Un enfant qui pendant la Retraite ne sait pas tenir ses yeux clos, qui a toujours les yeux ouverts, à l'église, à la maison, et surtout dans la rue, celui-là est condamné d'avance à faire une mauvaise Retraite : il ne sera pas recueilli. Par ses fenêtres grandes ouvertes, tout ce qui se passe va entrer chez lui, le distraire, le dissiper. Son cœur n'est plus une petite chambre silencieuse, mais une place publique, où tout le monde peut circuler. Tout le monde, excepté les Anges, qui viennent seulement dans la solitude. Mais quand ils viennent, ouvrez les yeux. Regardez-moi bien, mes Enfants. Dès que quelqu'un vous annonce Dieu, c'est un Ange. Il faut qu'il entre, celui-là. Quand il aura disparu, vous refermerez la fenêtre, pour que le monde des distractions ne puisse pas entrer après lui.

Mais je connais deux petites *portes*, qui s'ouvrent trop facilement. Où sont-elles donc, que je les ferme ? Vos deux oreilles, mes Enfants. Allez-vous les laisser ouvertes à n'importe quelle conversation ? Alors, adieu la Retraite ! Malheur aux enfants bavards et dissipés, qui prêtent l'oreille à tous propos ! Le moindre bruit leur fait tourner la tête. Ils sont attentifs au moindre souffle de distraction. Comment voulez-vous qu'ils puissent en-

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

Vous me dites : « Mais il y a là les anges ! » Sans doute. Un Frère Gérard, — un saint dont Pierre le Vénérable a célébré les vertus, — écoutait, dit-on, dans l'extase, les mélodies célestes qui s'élevaient la nuit dans l'église obscure et solitaire[1]. C'est exact, les anges sont là et les saints, et tout le ciel.

Vous me dites : « Mais ce Jésus qui est seul ici, n'est pas seul ailleurs. Il voit à ses pieds sur toute la terre des milliers et des milliers de religieux, de religieuses, de chanoines obligés à l'office quotidien et deux fois par jour en sa présence, de prêtres, de fidèles. Ce Jésus abandonné dans notre église trouve une compensation dans d'autres églises, tant et si bien qu'étant le même partout, il est excessif de prétendre qu'il est délaissé ! » C'est encore exact.

Réfléchissez pourtant. Est-ce pour les religieux et les religieuses des lointains monastères qu'il est présent dans ce tabernacle ? Est-ce pour les chrétiens plus empressés des régions plus catholiques que la nôtre, qu'il est présent dans ce tabernacle ? Est-ce pour les habitants des autres villes qu'il est présent dans cette ville ? d'un autre village, qu'il est présent dans ce village ? C'est pour vous. Si vous ne le visitez pas là où il est présent pour vous, pouvez-vous dire qu'il n'y est pas seul ? Les soi-disant fidèles de Jésus peuvent se chercher des excuses, tant qu'ils voudront, le fait subsiste : l'Ami le plus fidèle, le plus dévoué, le plus aimant est par eux délaissé. Les anges, sans doute, entourent le tabernacle et, comme il est dit dans l'Evangile de la Tentation, s'approchent pour le servir ; mais Jésus n'est pas là pour les anges, il est là pour les hommes, et les hommes l'oublient.

Que ferons-nous, m. f. ? Laisserons-nous se perpétuer parmi nous un pareil abandon ?

II

Nos mystiques nous disent : « Consolez le Cœur du divin Abandonné ! C'est un sort bien triste pour un cœur qui aime d'être condamné à une perpétuelle solitude. Il souffre ; que votre fidélité adoucisse sa souffrance ! Ils nous disent « qu'il est ici-bas l'Ami le plus malheureux, » que « son Cœur divin pleure... » Je comprends, m. f., et vous comprenez comme moi cet apitoiement douloureux de ces cœurs très tendres à l'idée que, selon l'expression d'une sainte, « l'Amour n'est pas aimé. » Mais c'est là évidemment une façon de parler, une assimilation, une image, car Jésus ressuscité n'est pas soumis à la mortalité, *Christus resurgens, jam non moritur,* et par conséquent il ne peut plus souffrir, il ne souffre plus.

Concevrait-on que le Rédempteur qui a tant souffert sur cette terre pour nous racheter, soit encore exposé à d'autres tortures dans son ciel, surtout quand on pense que c'est à toutes les minutes au cours des siècles que la misérable humanité l'abreuve non seulement d'oubli, mais de trahison, de blasphèmes, de sacrilèges ? Son ciel serait plus douloureux que Gethsémani, le prétoire de Pilate et le Golgotha ; son ciel, en vérité, serait pire que l'enfer ! Non, non, le Christ dans sa gloire ne souffre plus et c'est pour moi un soulagement délicieux de le penser.

Il ne souffre plus, il est parfaitement heureux ; heureux de ce bonheur essentiel qui consiste dans l'infinie perfection et dans la plénitude éternelle de l'ineffable Trinité. Dans ce bonheur sans fond ni limite, toutes les insultes, tous les blasphèmes, tous les sacrilèges viennent se noyer comme la poussière que soulève et emporte le vent dans les flots de la mer profonde. Mais Jésus a de plus ce que nos théologiens appellent un bonheur *accidentel,* qui consiste dans l'espèce de contentement qu'il éprouve à se voir et se sentir connu, aimé, adoré par ses créatures. Il est inaccessible à la douleur ; il n'est pas insensible ! Et je dis que, si nous sommes pour lui des disciples aimants et fidèles, des amis délicats, ce bonheur accidentel, nous ne voudrons pour rien au monde le lui refuser.

Comment le lui donnerons-nous ? En pensant souvent à lui, en le visitant souvent, en multipliant les communions ferventes ; par des amendes honorables réitérées, par des hommages attendris et des réparations expiatrices, par la pratique des dévotions qui lui sont chères ; en le louant et glorifiant sous les voiles de son sacrement d'amour, en le priant pour nous et pour son Eglise, en nous appliquant à lui faire oublier l'ingratitude des incrédules, des blasphémateurs et des sacrilèges ; en le prenant pour notre Médiateur près de son Père, en assistant à la sainte messe souvent, tous les jours si nous le pouvons ; enfin, pour tout dire, en un mot, en lui donnant, dans notre vie, la place qui lui est due, cette place qui est la première.

* *

Voilà le devoir, m. f. ; accomplissons-le généreusement. Ne soyons pas semblables à cette race juive à qui le Sauveur, à la fin de son séjour sur la terre, avant de reprendre la route du ciel, reprocha avec amertume son incurable dureté de cœur : « *Exprobravit incredulitatem eorum et duritiam cordis.* » (Marc, XVI, 14). Comment aurions-nous un cœur dur pour Celui qui a eu pour nous, qui continue à avoir pour nous un cœur si tendre ? Avons-nous, sur cette triste terre, un ami plus attentif, un compagnon plus fidèle, un bienfaiteur plus généreux, un protecteur plus puissant ?

Il réside dans l'église. Le vulgaire indifférent passe et repasse devant le temple, sa demeure, non seulement sans entrer, mais sans même penser qu'il est là ; s'ils entrent, parce qu'ils y sont forcés, ils n'y apportent que des pensées étrangères, un esprit distrait, un cœur glacé. Nous pensons à lui : entrons et déposons au pied du divin Solitaire un esprit vigilant et un cœur embrasé d'amour.

Un jour viendra, une heure sonnera où le divin Maître, fidèlement adoré et servi sur cette terre, nous invitera à la fête de l'Adoration perpétuelle véritable, celle qui se célèbrera éternellement dans le ciel aux acclamations des anges, des saints et de tous les élus. Ainsi soit-il.

[1] Pierre le Vénérable, *De Mirac.* (*Patrol. lat.*, t. LXXXIX, col. 885-887).

LA GRANDE COMMUNION : AVANT, PENDANT, APRÈS

PREMIÈRE PARTIE : RETRAITE PRÉPARATOIRE

Ouverture de la Retraite

LA GRANDE NOUVELLE

Mes chers Enfants,

Quand le Bon Dieu veut faire une grande œuvre en ce monde, il envoie un Ange pour nous l'annoncer.

Ecoutez cette belle histoire, que l'Evangile raconte :

Dans une petite ville de Galilée, Nazareth, vivait un tout jeune ménage. L'homme était charpentier, et se nommait Joseph. Sa femme s'appelait Marie. Elle était très pieuse. Et quand elle n'était pas occupée aux travaux du ménage, elle passait tout son temps à prier le Bon Dieu, lui demandant sans cesse d'envoyer bientôt son Fils sur la terre pour sauver le monde.

Un jour qu'elle priait avec plus de ferveur encore, tout à coup un Ange, l'un des plus beaux du Paradis, Gabriel. lui apparut :

— « Je vous salue, dit-il. Vous êtes pleine de grâce. Le Seigneur a entendu votre prière ; et il m'envoie vous apporter sa réponse. Son fils va venir sur la terre, et c'est en vous qu'il veut prendre un corps et une âme. Le voulez-vous ?

— Mais c'est impossible, répliqua Marie. Je ne suis pas capable de recevoir le Fils de Dieu, et de lui donner un corps et une âme, comme une mère à son enfant. Comment voulez-vous que cela puisse se faire ?

— « C'est Dieu lui-même qui le fera, » dit l'Ange.

Et Marie répondit : « Alors, je le veux bien ! »

Et aussitôt le Fils de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, descendit du Ciel dans le cœur de la Sainte Vierge pour se faire homme comme nous.

Cette histoire, mes Enfants, c'est la nôtre ce soir. Je vois que vos petits yeux me demandent : « Où donc est le Bon Dieu, et son Ange, et la T. S. Vierge ? » — Ils sont tous ici. Vous ne les voyez pas ? Regardez bien !

Qui est-ce qui représente le Bon Dieu sur la terre, dans cette paroisse, auprès de vous ? C'est... le prêtre de Jésus-Christ : Monsieur l'Abbé, qui vous instruit au nom de Dieu, Monsieur le Curé, qui vous gouverne au nom de Dieu. Car Notre-Seigneur leur a dit : « Celui qui vous écoute, m'écoute ; celui qui vous méprise, me méprise. Tout ce que vous déciderez sur terre, moi je l'approuverai dans le ciel... » Vos prêtres, mes Enfants, c'est pour vous le Bon Dieu en personne.

Or, tout dernièrement, Monsieur le Curé m'a dit : « J'ai une grande nouvelle à annoncer aux petits enfants de ma paroisse, la même qu'autrefois l'Archange Gabriel annonça à Marie. Voulez-vous être le bon ange qui leur apporte la nouvelle ? »

Moi, j'ai répondu : « Je veux bien. Mais vos petits enfants ressemblent-ils à la Sainte Vierge ? Autrement, je ne viendrai pas. Car la grande nouvelle que je leur dirais, je ne puis pas la dire n'importe où, mais seulement dans la solitude ; ni à n'importe quel moment, mais seulement pendant la prière; ni à n'importe qui, mais seulement à des cœurs très purs. C'est un si grand mystère, et un si grand miracle ! »

Et Monsieur le Curé m'a dit : « Venez sans crainte. Vous verrez pendant la Retraite comme ils seront tous recueillis, comme ils prieront bien, et comme ils purifieront leur cœur. Ils ressembleront à la Sainte Vierge, et ils pourront comme elle recevoir Jésus ! »

Je l'ai cru, mes Enfants, et je suis venu. Me suis-je trompé ? Oh ! non ; je le vois bien.

I. — *Le recueillement*

D'abord, j'en suis sûr déjà, vous serez tous très recueillis pendant cette Retraite ; tellement recueillis, que votre cœur ressemblera à la petite chambre de la Sainte Vierge où personne ne peut entrer que les Anges ; d'où vous ne sortirez pas vous-mêmes jusqu'à ce que le Bon Dieu soit venu ; où vous resterez jusque-là dans le silence et dans la paix.

A) DÉFENSE D'ENTRER. — Qu'allez-vous faire, pour que personne ne puisse entrer dans votre cœur ? C'est bien simple. Vous allez, pendant ces trois jours, fermer les portes et les fenêtres, que vous entr'ouvrirez seulement pour accueillir l'Ange de Dieu.

Où sont les *fenêtres* de votre âme ? Les voilà : vos yeux. Fermez les volets. Baissez les paupières, pour que personne n'entre chez vous. Un enfant qui pendant la Retraite ne sait pas tenir ses yeux clos, qui a toujours les yeux ouverts, à l'église, à la maison, et surtout dans la rue, celui-là est condamné d'avance à faire une mauvaise Retraite : il ne sera pas recueilli. Par ses fenêtres grandes ouvertes, tout ce qui se passe va entrer chez lui, le distraire, le dissiper. Son cœur n'est plus une petite chambre silencieuse, mais une place publique. où tout le monde peut circuler. Tout le monde, excepté les Anges, qui viennent seulement dans la solitude. Mais quand ils viennent, ouvrez les yeux. Regardez-moi bien, mes Enfants. Dès que quelqu'un vous annonce Dieu, c'est un Ange. Il faut qu'il entre, celui-là. Quand il aura disparu, vous refermerez la fenêtre, pour que le monde des distractions ne puisse pas entrer après lui.

Mais je connais deux petites *portes,* qui s'ouvrent trop facilement. Où sont-elles donc, que je les ferme ? Vos deux oreilles, mes Enfants. Allez-vous les laisser ouvertes à n'importe quelle conversation ? Alors, adieu la Retraite ! Malheur aux enfants bavards et dissipés, qui prêtent l'oreille à tous propos ! Le moindre bruit leur fait tourner la tête. Ils sont attentifs au moindre souffle de distraction. Comment voulez-vous qu'ils puissent en-

tendre le Bon Dieu et son Ange leur parler tout bas dans le fond du cœur ?

Quand ils parlent, ceux-là, ouvrez bien les oreilles, et ne perdez pas un seul mot. C'est le moment d'écouter. L'ange a parlé ? Il est parti ? Vite, on referme les deux portes, et l'on reste bien recueilli.

B) Défense de sortir. — Un jour, pendant les vacances, je suis allé chez un ami. Je venais d'apprendre une si bonne nouvelle ; et je me disais en chemin : « Quelle joie je m'en vais lui faire, en l'invitant à ce banquet ! » J'arrive : les fenêtres sont closes. Je frappe : la porte est fermée. Je sonne : personne ne répond. Tout triste, je dis à la concierge : « Mon ami serait-il malade ? — Non, Monsieur, me dit-elle ; mais il est parti en vacances, sans me dire quand il reviendrait. » Je dus évidemment remporter ma nouvelle. Le banquet eut lieu sans lui.

Tant pis pour vous, mes chers Enfants, si vous faites comme mon ami ! Je vois que, suivant mon premier conseil, tout est fermé chez vous : les portes et les fenêtres. J'arrive donc plein de joie. Mais j'ai beau parler et gesticuler de toutes mes forces ; personne ne répond. La cage est vide ; l'oiseau est parti. Où est-il ? Je n'en sais rien. Son esprit est en l'air ; son imagination court la campagne. Il n'est jamais là, lorsque l'ange vient. Il est distrait, il est ailleurs. Quand les autres prient, lui ne dit rien : son attention n'est pas là ! Quand les autres chantent, lui reste muet : sa voix n'est pas là ! Il n'est jamais là où il faut. Il est distrait.

Tout à l'heure, nous étions devant des maisons trop ouvertes, où la dissipation empêchait les Anges d'entrer. Nous voici maintenant devant une maison vide ; et la distraction n'ouvre pas lorsque l'Ange vient. Vous comprenez, mes chers Enfants, que c'est un aussi grand malheur. Le recueillement de la Retraite ne veut ni dissipation, ni distraction trop fréquentes.

C) La paix intérieure. — Pas de trouble, non plus.

Pour se mirer dans une eau claire, il ne faut pas l'agiter. Laissez-la en repos : vous y verrez un coin du ciel ! O mes Enfants, si vous saviez combien de fois, pendant la Retraite, le Bon Dieu qui vous aime va se pencher sur vos cœurs ! Vous le verrez en vous comme dans un miroir, si rien ne vient bouleverser votre profond recueillement.

Ah ! je sais bien que le démon, quand il voit un cœur recueilli, cherche par tous les moyens à le troubler, à l'inquiéter, pour l'empêcher de voir Jésus. Ne le laissez pas faire, mes Enfants.

— « Mais j'ai commis tant de péchés ! » — Ne vous troublez pas, mon Enfant. Le Bon Dieu qui vous aime vous les pardonnera.

— « Mais j'ai peur de ne pas bien faire ! » — Ne vous troublez pas, mon Enfant. Le bon Dieu se contente de votre bonne volonté : et c'est Lui qui fera le reste.

— « Mais si ma Retraite n'était pas assez bonne ! » — Ne vous troublez pas, mon Enfant : là est la condition d'une bonne Retraite. Car si votre âme demeure dans la paix, l'Ange pourra venir à son heure !

II. — *La prière*

Quand viendra-t-il ? Quand vous prierez. C'est au moment de sa prière que l'Ange Gabriel apparut à Marie. Ne me parlez pas d'un enfant qui ne prie pas dans la Retraite. C'est un malheureux !

A) Pourquoi ? — Ecoutez, mes Enfants, ce grand secret du Ciel, que je vous apporte à mon tour : la prière est le vase où Dieu verse toutes ses faveurs. Si votre vase est tout petit, si vous priez peu, si vous priez mal, n'espérez pas de grandes grâces, surtout celle de bien communier. Que dire, si la distraction incline souvent votre prière, tantôt à droite, tantôt à gauche, au lieu qu'elle reste bien ouverte du côté du Ciel ? Que si votre prière paraît horrible aux yeux de Dieu, parce que c'est un vase de péché, alors, mes Enfants, n'espérez plus rien ! Je puis donc vous dire par avance qui d'entre vous fera la meilleure communion : celui qui, pendant la Retraite, priera le plus, et priera mieux.

Dans les pays très pauvres, on voit des enfants qui n'ont rien à manger chez eux, s'en aller de porte en porte mendier un morceau de pain. Si vous les voyiez, ces pauvres petits, tendre la main, implorer votre charité, je suis sûr que votre bon cœur leur donnerait une belle miche, et même du beurre par-dessus, pour qu'ils ne mangent pas leur pain sec. Et vous leur donneriez à boire, si vous saviez qu'ils meurent de soif. Mais pour leur faire la charité, il fallait qu'il vous la demandent, qu'ils vous adressent leur prière !

Ainsi le Bon Dieu ne vous donnera pas le pain de son corps à manger, ni le vin de son sang à boire, il ne vous rassasiera pas d'une excellente communion, si vous n'implorez pas sa charité par la prière.

B) Comment. — Oh ! priez, mes Enfants, avec la plus grande confiance ; car le Bon Dieu est décidé à exaucer tous vos désirs. Demandez, soyez insatiables, ayez faim et soif de ses meilleures grâces ; ne sont-elles pas indispensables pour une parfaite communion ? Réclamez-les au nom de son amour pour vous.

« O Jésus, vous qui m'aimez tant, vous ne pouvez pas me refuser ! Autrefois vous avez daigné naître dans une pauvre petite crèche, et vous ne voudriez pas, aujourd'hui, naître dans mon cœur ? Autrefois, vous faisiez des miracles pour nourir ceux qui vous suivaient. Je vais vous suivre sans vous quitter pendant ces trois jours de retraite ; et vous me laisseriez mourir de faim ? Vous êtes mort pour moi, ô Jésus : donnez-moi votre sang à boire ! Pourquoi restez-vous dans ce tabernacle sous la forme d'un morceau de pain, sinon pour qu'on vous mange ? Et moi, j'ai si grand faim de vous ! »

Voilà ce que vous répéterez au Bon Dieu pendant la Retraite. Soyez sûrs qu'il vous entendra, et exaucera votre prière.

C) QUAND. — Si du moins, mes Enfants, vous persévérez jusqu'au bout. Mais si vous priez seulement à l'église et vous amusez le reste du temps, si vous priez seulement demain et n'y pensez plus après-demain, Jésus sera bien obligé de se dire : « Voilà des enfants qui n'ont guère envie de bien communier ! » Alors, pourquoi vous enverrait-il son Ange vous apporter de saintes pensées, des désirs fervents, des sentiments divins, et préparer en vous le Tabernacle de Jésus ?

L'enfant qui veut faire une communion parfaite, a compris la parole de Notre-Seigneur : « Il faut toujours prier, et ne jamais cesser. » Il ne s'arrête pas de prier. Chacun de ses pas est une prière, quand il va pendant la Retraite partout où le Bon Dieu l'appelle. Son regard est une prière, dès qu'il s'arrrête sur Jésus. Sa respiration même est une prière : il ne vit que pour communier.

Il faut, mes chers Enfants, qu'à partir de ce soir un immense torrent de prières vous entoure, vous pénètre, vous inonde de grâces, et emporte vos cœurs à la Table de Dieu.

III. — *Le pardon*

Mais si vous voulez que Notre-Seigneur prenne son plaisir à voir votre recueillement et à entendre vos prières, ayez grand soin de purifier votre cœur de tous ses péchés. Car Lui, qui est le Saint des Saints, il se détourne avec horreur d'une âme qui garde la trace et sent l'infection du péché. S'il a mis toutes ses complaisances en la T. S. Vierge Marie, n'est-ce pas justement parce que, dans son âme, il n'y avait pas l'ombre du moindre péché ? Voilà, mes chers Enfants, la troisième nouvelle que je vous annonce de la part de Dieu. Pour vous préparer à le recevoir, ce n'est pas assez d'être recueillis, pas assez de prier sans cesse ; il faut avoir un cœur très pur, et achever ainsi la ressemblance de notre âme avec la Vierge Immaculée.

A cette heure, mes Enfants, qui d'entre vous est sans péché ? Celui qui le prétendrait serait un menteur, dit S. Jean. Or, si vous désirez en effacer toutes les traces, suivez l'exemple de S. Jérôme, que je vais vous raconter :

Un jour, ce très grand Saint priait aux pieds du Crucifix. Il méditait cette parole de N.-S. Jésus-Christ : « La plus grande marque d'amour est de mourir pour ceux qu'on aime. » Et il se disait en lui-même : « Comment est-il possible qu'un Dieu m'ait aimé jusque-là ? Alors qu'il m'a donné son sang jusqu'à la dernière goutte, qu'ai-je fait pour lui, moi ? » Alors, mes Enfants, sous la poussée de sa ferveur, il saisit des deux mains son grand Crucifix, et le regardant bien en face : « Seigneur, s'écria-t-il, dites-moi donc comment vous aimer ! » Et voilà que soudain le Christ relève la tête.

— « Jérôme, dit-il, donne-moi quelque chose.

— O Seigneur, répondit le Saint, je vous donne mon intelligence, pour ne plus penser qu'à vous !

— C'est bien, dit le Christ, mais donne-moi autre chose.

— Voici mon pauvre cœur, pour n'aimer plus jamais que Vous !

— C'est bien, dit le Christ ; mais donne-moi encore autre chose.

— O Seigneur ! je vous donne ma vie, je vous donne mon éternité : je ne vivrai plus que pour vous !

— Donne-moi le reste, dit le Christ ; quand on aime bien, on donne tout. »

Et le Saint tout en larmes répondit : « O Seigneur, que voulez-vous donc ? Je n'ai plus rien à vous donner ! »

— « Jérôme, dit le Christ, donne-moi encore tes péchés !

— Mes péchés ? Seigneur ; et qu'en ferez-vous ?

— Les effacer, Jérôme, pour que tu me ressembles ! »

O la grande parole, mes chers petits Enfants, que je supplie Notre-Seigneur de vous redire au fond du cœur bien souvent pendant ces trois jours ! Vous qui voulez faire une excellente retraite, ce n'est pas assez, mes Enfants, que vous donniez au Bon Dieu toute l'attention de votre intelligence, tous les désirs de votre cœur. Cherchez dans les coins de votre âme, dans les plis de votre conscience, tous les péchés de votre vie ; et donnez-les tous à Jésus, pour que son pardon les efface, et que votre âme lui ressemble à l'heure de votre Communion !

Conclusion : Le Message

Vous savez maintenant ce qu'il faut faire dans la Retraite. Je vous ai demandé trois choses :

Etre recueillis comme la Sainte Vierge, sans dissipation et sans distraction volontaire. Le voulez-vous ?...

Bien prier comme la Sainte Vierge, sans s'arrêter jusqu'à la fin. Le voulez-vous ?...

Purifier son cœur de tous ses péchés, pour qu'il soit pur comme celui de la Sainte Vierge. Le voulez-vous ?...

C'est bien. Nous allons faire une bonne Retraite ; et je puis maintenant sans crainte vous dire ce que nous ferons.

Pour réaliser une œuvre divine, il faut prendre des moyens divins. Or, grâce à trois vertus, on peut agir divinement : la foi, l'espérance et la charité. Nous allons, pendant ces trois jours, pratiquer ces vertus divines.

Le *premier jour* de la Retraite, demain, sera LE JOUR DE LA FOI. Je vous dirai ce qu'il faut croire, pour faire une *vraie* communion.

Le *deuxième jour* de la Retraite sera LE JOUR DE L'ESPÉRANCE. Je vous dirai ce qu'il faut désirer et craindre, pour faire une *bonne* communion.

Le *troisième jour* de la Retraite sera LA JOURNÉE DE L'AMOUR. Je vous dirai comment il faut aimer Jésus, pour faire une *sainte* communion.

Vous devinez, mes chers Enfants, que j'ai de belles choses à vous dire, et de belles histoires

par-dessus le marché. Je ne vous aurais rien dit du tout, si je n'avais pas été sûr que vous vouliez tous faire une bonne Retraite, pleine de recueillement, de prière et de pureté. Mais vous venez tous de me le promettre, et des enfants comme vous ne peuvent pas mentir au Bon Dieu...

Entrez donc en Retraite tout de suite et de toute votre âme, les yeux fixés sur ce Tabernacle où se cache le Dieu de votre Grande Communion, les yeux fixés sur cette Table Sainte où vous allez bientôt recevoir le Bon Dieu. Si votre esprit est recueilli, si votre volonté se donne à la prière, et si votre cœur est bien purifié, oh ! la divine communion que vous ferez tous dans quatre jours ! Et cette grâce exceptionnelle, inoubliable et décisive, puissent vos efforts la mériter, et la Sainte Vierge vous l'obtenir de la bonté de Jésus ! Ainsi soit-il.

1er Jour : Le jour de la Foi

Sermon du matin

LA PRÉSENCE RÉELLE

Mes chers Enfants,

Où est le Bon Dieu ? — Partout. — L'avez-vous vu ? — Jamais. — Alors, comment le savez-vous ? — Ceux qui le savent nous l'ont dit. — Mais s'ils vous trompaient ? — Oh ! non, ce n'est pas possible ; ils sont incapables de mentir.

Mes Enfants, votre raisonnement est parfait. Du moment qu'un homme en qui l'on peut avoir confiance, nous dit ce qu'il a vu ou ce qu'il a fait ; douter de sa parole, refuser de le croire, serait le prendre pour un menteur.

Cependant, il peut se tromper. Mais quand c'est le Bon Dieu lui-même, on est bien forcé de le croire ; car il ne peut pas se tromper, et pas davantage mentir. Or, un jour il a dit : « Ce pain que je vous donne dans la Communion, c'est mon corps, c'est moi-même : je suis le pain vivant descendu du Ciel ! » Il l'a dit, c'est donc vrai : il est réellement présent dans l'hostie de nos Tabernacles. Quand vous mangerez cette hostie, c'est bien Dieu en personne qui descendra dans votre cœur.

Vous le croyez, mes chers Enfants. Autrement, vous ne seriez pas ici pour vous préparer à le recevoir. Mais si vous saviez que pour venir dans une hostie, il faut que le Bon Dieu opère un grand miracle ; si vous saviez quel grand mystère est la présence de Dieu dans cette petite hostie ; vous n'auriez pas assez d'oreilles pour m'écouter, ni assez de foi dans le cœur pour croire ces grandes vérités.

Prêtez-moi toute votre attention !

I. — *Le miracle de la parole*

A) LA PAROLE. — Un jour, — c'était au soir du Jeudi-Saint, la veille de sa mort, — N.-S. Jésus-Christ se trouvait avec ses apôtres dans une salle magnifique, appelée le Cénacle. Ils venaient tous ensemble de célébrer la Pâque, en mangeant un agneau, comme l'ordonnait la Loi. Le repas touchait à sa fin, on allait réciter les grâces. Tout à coup, dans un grand silence, Jésus se leva ; et devant ses Apôtres qui le regardaient faire, il prit sur la table un morceau de pain, leva les yeux au ciel, le bénit, le rompit, et dit ces simples mots : « Ceci est mon corps, mon corps qui demain sera livré pour vous. Mangez-en tous ! » Et, pour la première fois au monde, Jésus distribua de ses propres mains la Sainte Communion à tous ses apôtres. Puis il prit une coupe, dans laquelle il versa un peu de vin et d'eau, la bénit également et dit : « C'est mon sang ; ce sang que demain je répandrai pour vous. Buvez-en tous ! » Et tous burent au calice le sang de Jésus-Christ. Ensuite, il ajouta : « Désormais vous ferez ceci en souvenir de moi ! »

Pour obéir à Notre-Seigneur, les Apôtres firent donc comme il avait dit. Ils changèrent par une parole le pain dans le corps du Christ, et le vin dans son sang. Et depuis les Apôtres, tous les prêtres, qui ont reçu la même puissance divine, continuent de dire ces paroles. A la messe, le prêtre, tenant dans ses mains consacrées ce morceau de pain qu'on appelle une hostie, la bénit à son tour, lève les yeux au ciel, et se penchant sur l'autel, il dit comme Jésus : « Ceci est mon corps » ; puis, se penchant sur le calice, où il a mis d'abord un peu de vin et d'eau, il dit : « Ceci est mon sang. » Et aussitôt, à sa parole, le pain et le vin disparaissent. Il n'y a plus dans cette hostie que Jésus-Christ en personne.

B) LE MIRACLE. — Que s'est-il passé, mes Enfants ? Le plus grand miracle du monde ! Si tout à coup les anges qui sont dans cette église se mettaient à chanter comme jadis au-dessus de la Crèche, si ces statues parlaient, si ce Christ saignait, quels prodiges ! quels miracles ! On en serait épouvanté !... Ce ne serait rien mes Enfants, à côté des merveilles qui s'accomplissent dans l'hostie à la consécration de la messe.

Regardez ce morceau de pain. Il est fait comme votre pain, de vraie farine de blé. Et tout à coup, parce qu'un prêtre a dit une parole : plus de blé, plus de farine, et plus de pain ! A sa place, qu'y a-t-il ? Le corps, le sang, l'âme, et la divinité de N.-S. Jésus-Christ. On ne voit pourtant rien de changé. On dirait le même petit morceau de pain, la même hostie. Le Bon Dieu qui était au ciel, on ne le voit pas venir, lui non plus.

Mais nous savons qu'il est venu à la place du pain et du vin. Qui nous dit qu'il est vraiment là ? C'est lui-même, mes Enfants, qui nous le dit dans les mêmes termes. Est-ce que le Bon Dieu peut mentir ?... Il faut donc croire que c'est vrai. A la parole du prêtre, Jésus descend du ciel et vient dans cette hostie. A partir de ce moment-là, cette forme de pain n'est plus qu'un vêtement, sous lequel notre foi divine doit reconnaître le Bon Dieu.

C) LA FOI — Le croyez-vous, mes chers Enfants ? Le croyez-vous de toute votre âme ? Si quelqu'un

vous disait : « Ce n'est peut-être pas vrai, » que répondriez-vous ?

Ah ! répondez comme O'Connell, le sauveur de l'Irlande, à des impies qui lui reprochaient de croire que Dieu était dans une hostie : « Ce n'est pas mon affaire, dit-il ; arrangez-vous avec le Christ. Il l'a dit. C'est pour cela que je le crois ! »

Répondez comme sainte Jeanne de Chantal, une enfant de douze ans comme vous. Un jour, on lui présente un certain Monsieur qui ne voulait pas croire à la présence réelle de Jésus au Saint-Sacrement. — « Alors, lui dit-elle, puisque Jésus l'a dit, vous le prenez donc pour un menteur ? On devrait vous condamner tout de suite ! » Et comme le Monsieur pensait la calmer en lui offrant une bonbonnière, elle la jeta à terre en s'écriant : « Voilà comment Dieu rejettera les hérétiques. C'est affreux de nier ce que Dieu nous a dit ! »

Mais puisque vous croyez, mes Enfants, que Notre-Seigneur vient à la messe remplacer le pain de l'hostie, savez-vous ce que vous devriez faire ? Ecoutez cette gentille histoire d'un petit garçon très pieux.

Un jour, sa maman le conduisit dans un couvent, où sa sœur était pensionnaire. Comme ils visitaient toute la maison, ils entrèrent dans une salle où des religieuses fabriquaient des hosties. Le petit se mit à les regarder faire. Et tout à coup, croyant qu'on ne le voyait pas, il prit en cachette une hostie, et déposa dessus un long et doux baiser ; puis il la remit dans le tas. Une religieuse qui l'avait vu, se permit alors de lui dire : « Mon enfant, Jésus n'est pas dedans encore ! — Je le sais bien, répondit-il ; mais il y viendra demain, à la messe ; et quand il viendra dedans, je veux qu'il trouve mon baiser ! »

Comme c'est joli, mes Enfants ! Pourquoi ne le feriez-vous pas ? Je m'en vais vous dire comment. Quand vous assistez à la messe, au moment où le prêtre offre l'hostie sur la patène d'or, vous direz tout bas au Bon Dieu : « Laissez-moi mettre à côté de l'hostie mes plus belles pensées, mes plus chers désirs, mes vilains péchés, toute ma vie et tout mon cœur ! » Alors, au moment de la consécration, quand le Bon Dieu viendra à la parole du prêtre, vous lui direz : « O mon Jésus, mon cœur est là tout près de vous. Si vous saviez comme il vous aime ! » La belle messe ce serait pour Jésus et pour vous, mes Enfants !

II. — *Le mystère de la présence*

Nous savons maintenant que N.-S. Jésus-Christ est réellement présent dans les hosties du Tabernacle. Pourquoi le croyons-nous ? Parce qu'il l'a dit, tout simplement. Il faut pour cela un très grand miracle ; mais Celui qui par une seule parole a créé le ciel et la terre, peut bien, à la parole du prêtre, descendre du ciel dans l'hostie. Or il le fait, puisqu'il l'a dit. C'est donc bien vrai qu'il est là !

Mais dans quel état se trouve-t-il ? Est-il mort, ou est-il vivant ? Est-il au centre, ou bien partout ? Y est-il en passant, ou bien reste-t-il là ? Voilà de belles questions, que j'ai à vous poser ; et je suis curieux de savoir, qui de vous pourra me répondre :

A) Il est vivant. — Attention à la première ! *Notre-Seigneur dans une hostie est-il mort ou vivant ?...*

Moi, je pense qu'il est mort, puisqu'il ne donne pas signe de vie. On le touche, on le transporte, il ne fait aucun mouvement. On lui parle, il ne répond pas. Il est donc mort : qu'en pensez-vous ?... Vous avez raison : cela ne fait rien. Jésus n'est pas mort, il est bien vivant dans l'hostie.

— Mais on ne le voit pas !

— Est-ce qu'on voit la vie qui se cache dans un grain de blé ? Pourtant, si on le sème, il pousse un bel épi ; tandis que rien ne lève, quand on sème des cailloux ! Si je tombais sans connaissance, mes yeux se fermeraient, mes oreilles n'entendraient plus, mon cœur pourrait cesser de battre ; je ne ferais plus aucun mouvement. Est-ce que je serais mort ? Est-ce qu'on m'enterrerait ? J'espère bien que non, mes Enfants. Tant que mon âme est dans mon corps, je suis en vie. Regardez cette statue. Elle a des yeux, des oreilles, une bouche, et tous les membres pareils aux nôtres. Est-elle donc vivante comme nous ? Non ; elle n'a pas d'âme. Mais notre âme, on ne la voit pas ! On sait pourtant qu'elle est en nous. Aussi, quand même vous resteriez immobiles comme des statues, on ne vous prendrait pas pour un bloc de plâtre ou pour du bois inanimé. Vous auriez beau faire le mort, tout le monde sait que vous êtes vivants !

Ainsi, Notre-Seigneur fait le mort dans l'hostie ; mais il est vivant au suprême degré. Il est vivant, comme il vivait tout petit Jésus dans sa crèche. Il est vivant comme autrefois, quand il guérissait les malades, quand il prêchait la vérité, quand il bénissait les enfants, quand il traînait sa lourde croix ! Plus encore ; car il est vivant comme on vit seulement dans le ciel, où les yeux ne se fatiguent pas à contempler le Bon Dieu, ni les lèvres à le bénir, ni le cœur à l'aimer. Que dis-je ? Il est vivant, comme Dieu, d'une vie éternelle, infinie, bienheureuse. Il est tellement vivant dans l'hostie où il paraît mort, qu'il a pu dire : « Je suis la vie ! »

Et vous qui le savez, qui le croyez, mes chers Enfants, oh ! comment osez-vous passer devant sa porte sans même le saluer, venir dans sa maison sans même l'adorer, et vous tenir parfois si mal en sa présence ? Il est là, mes Enfants, qui vous voit et qui vous entend ! Si vous y pensiez, en entrant dans l'église, vous chercheriez tout de suite la lampe du Saint-Sacrement, qui indique que Jésus est là. Alors, ni rien, ni personne ne pourrait vous distraire de la présence du Bon Dieu, près de qui votre cœur voudrait vivre un petit moment en compagnie des anges, qui entourent le Saint Tabernacle. Vous y penserez désormais !

B) Dans toute l'hostie. — Attention maintenant à la deuxième question, qui est bien plus

difficile : *A quel endroit exactement se trouve le Bon Dieu dans l'hostie?* Moi, je pense qu'il est au milieu, comme sur un petit trône. Ce n'est pas vrai ?... En effet, s'il n'était qu'au centre, à côté ce serait encore du pain ; et nous avons dit qu'il n'y en a plus du tout. Mais s'il est partout, mes Enfants, je vois une grosse difficulté. Quand je casse l'hostie, je coupe Jésus en deux ?... Vous dites qu'il est dans chaque morceau ? Et si je divise l'hostie en toutes petites parcelles menues, il sera encore tout entier dans chaque miette de l'hostie ?...

Vous avez raison, mes Enfants. Est-ce qu'une miette de pain n'est pas vraiment du pain, aussi bien qu'une grosse miche ? Une goutte d'eau, c'est toujours de l'eau, aussi bien qu'une pleine barrique. Puisque l'hostie c'est le Bon Dieu, une miette d'hostie c'est le Bon Dieu tout aussi bien.

Et voila justement pourquoi il n'est pas nécessaire, quand on communie, de boire le Précieux Sang au calice du prêtre, ni même de recevoir une hostie toute entière. Dans un petit morceau, vous recevez réellement tout le corps et le sang, l'âme et la divinité toute entière de N.-S. Jésus-Christ. Il y est tout entier et partout à la fois, comme mon âme est dans tout mon corps.

C) Jusqu'a quand ? — Je vois, mes chers Enfants, qu'il n'y a rien à vous apprendre. Aussi, vous n'aurez pas de peine à répondre à ma troisième question : *Jusqu'à quand le Bon Dieu reste-t-il dans la Sainte Hostie?* Tant qu'il en reste un morceau.

Vous allez communier. Voilà l'hostie dans votre bouche : c'est le Bon Dieu qui entre en vous. Vous avalez la Sainte Hostie : Jésus descend dans votre cœur. Pendant un quart d'heure, vingt minutes, l'hostie n'est pas encore fondue : le Bon Dieu est toujours en vous en corps et en âme comme il est au ciel et au tabernacle.

Mais alors, mes Enfants, pendant ce temps-là, votre cœur est donc un vrai tabernacle, où repose Jésus-Hostie ? Oui certainement ; c'est la vérité ! Je connais une enfant qui le savait bien, sainte Marie Madeleine de Pazzi. Elle sentait cela dès sa petite enfance. Et quand sa maman communiait, elle se tenait toujours près d'elle, et la caressait pieusement. Souvent même elle disait à sa mère : « Maman, veux-tu m'asseoir sur tes genoux ? » Alors elle penchait sa petite tête sur le cœur de sa mère, et elle l'embrassait, et elle parlait tout bas. — « Que fais-tu là ? » disait sa mère. Et la petite Sainte répondait : « Laisse-moi, maman, parler au Bon Jésus. Je sais bien qu'il est dans ton cœur ! »

Le saurez-vous, mes chers Enfants, aussi bien que cette petite Sainte ? Quand on pense qu'il y a des chrétiens, et même des premiers communiants, qui, à peine sortis de la Table Sainte, alors qu'ils ont encore le Bon Dieu dans la bouche, ne pensent plus à Lui ! On les voit regarder partout. Ils viennent à leur place et se mettent à causer. Avec qui ? Avec le Bon Dieu ? Non ; avec leurs voisins ! Et Jésus, lui, que devient-il au fond de leur cœur ? On ne s'occupe pas de lui : on n'a rien à lui dire ; on l'oublie !...

N'est-ce pas criminel de communier ainsi ? Comment ! Vous recevez le Bon Dieu chez vous ; et vos regards, et vos paroles, et vos pensées s'en vont ailleurs ? Le Bon Dieu reste là tout seul dans un cœur qui ne l'aime pas ? On peut alors se demander si vraiment vous avez la foi ! En effet, mes Enfants, quand on croit vraiment que dans cette hostie le Bon Dieu en personne est réellement présent, comment pourrait-on n'être pas saisi de respect, ne pas s'abîmer dans l'adoration, et ne pas rendre à son Hostie tous les hommages qu'on doit à Dieu ? Quiconque la traite indignement, paraît ne pas croire qu'il a reçu Dieu dans son cœur. Il prend donc pour un menteur Notre-Seigneur lui-même, qui tant de fois a affirmé, et a prouvé par tant de prodiges sa présence réelle au Saint-Sacrement.

Vous le croyez, vous autres. Vous communierez donc à la perfection.

Conclusion

Ce matin, mes Enfants, nous avons dit de grandes choses. Les avez-vous bien retenues ?

Quand Jésus à la messe descend du ciel dans une hostie, c'est un grand miracle, que le prêtre fait quand il dit comme Jésus lui-même : « Ceci est mon corps. » Aussitôt le pain disparaît ; et cette hostie, c'est le Bon Dieu.

Dans quel état Notre-Seigneur se trouve-t-il au Saint-Sacrement ? Il y est vivant comme au ciel, dans tous les morceaux de l'hostie, tant qu'il en reste un morceau. On ne le comprend pas, sans doute ; c'est un trop grand mystère. Mais on sait et on croit, parce que Dieu l'a dit, que N.-S. Jésus-Christ, le Fils de Dieu fait homme, est présent dans l'hostie avec son corps, son sang, son âme et sa divinité.

Vous le croyez, mes chers Enfants. Dites-le bien souvent à Jésus pendant la Retraite, surtout en face du Tabernacle : « Oui, mon Dieu, je crois que vous êtes là, parce que vous nous l'avez dit, vous qui êtes la vérité même. « Vous le lui direz encore mieux dans chacune de vos communions. Tant que la Sainte Hostie restera dans votre poitrine, avec quelle fervente piété vous tiendrez compagnie à Jésus, qui se trouve en vous ! Vous serez alors tout remplis de Dieu, comme la Sainte Hostie elle-même. Grâce à votre foi, vous mériterez que les Anges et les Saints du ciel adorent Jésus avec vous ! Ainsi soit-il.

Méditation de l'après-midi

LES MYSTÈRES JOYEUX : ACTE DE FOI

Mes chers Enfants,

Nous disions hier soir, en ouvrant la Retraite, que pour nous préparer saintement à la Communion solennelle, il fallait ressembler à la Très Sainte Vierge, faire notre Retraite en sa compagnie. Or, quand la Sainte Vierge vivait retirée

dans sa maison de Nazareth, ou plus tard avec les Apôtres dans la retraite du Cénacle, savez-vous ce qu'elle y faisait ? Elle se souvenait et priait. Elle repassait dans sa mémoire toutes les belles histoires de Jésus, et, en y pensant, elle priait le Bon Dieu.

Si nous faisions comme elle !... C'est dur, quand il fait chaud, de torturer son esprit par de profondes réflexions. Le démon de midi, qui est un diable très malin, profiterait de notre fatigue pour nous endormir. Quelques-uns ronfleraient peut-être ; et les Anges de la Retraite s'enfuiraient épouvantés !... Nous allons chasser tous les diables, et rester bien éveillés, en repassant avec Marie les plus belles histoires de Jésus, et en faisant de toute notre âme les plus belles prières au Bon Dieu.

Je connais justement une méthode admirable pour repasser tout l'Evangile, et pour prier en même temps : *le Rosaire*. Vous avez tous un chapelet, et vous savez vous en servir. Il se compose de cinq dizaines de petits grains, séparées par un grain plus gros. Sur le gros, on dit : « Notre Père... » ; et sur les petits grains : « Je vous salue, Marie... » Eh bien ! le Rosaire, c'est trois chapelets.

Oui ; mais ce que vous ne savez peut-être pas, c'est qu'avant chacune des dizaines il faut se rappeler une histoire de l'Evangile, à laquelle on pense en récitant toute la dizaine : c'est ce qu'on appelle « les mystères du Rosaire ». Les connaissez-vous, mes Enfants ?

Le premier chapelet nous rappelle cinq histoires de l'enfance de N.-S. Jésus-Christ. Celles-là sont gaies et si jolies, qu'on les nomme *mystères joyeux*.

Le deuxième chapelet nous rappelle cinq histoires bien tristes de la Passion de Jésus : ce sont les *mystères douloureux*.

Le troisième chapelet nous rappelle cinq histoires triomphales de Jésus-Christ ressuscité, et de sa bienheureuse Mère : ce sont les *mystères glorieux*.

Vous devinez comme c'est intéressant de prier ainsi le Bon Dieu. Et lui, il est tellement content de nous entendre ainsi prier à l'exemple de la Sainte Vierge, qu'il a promis ses meilleures grâces et les plus précieuses indulgences à ceux qui récitent le Rosaire. Faisons-le pendant la Retraite ; et j'ose espérer, mes Enfants, que vous aimerez à le faire bien souvent pendant votre vie.

Nous disions ce matin, d'ailleurs, que Notre-Seigneur au Saint-Sacrement vit parmi nous comme autrefois. Il recommence donc aujourd'hui toutes les histoires du Rosaire. Avant chaque dizaine, je vous le rappellerai. Puis nous réciterons ensemble, non pas une dizaine de chapelet, — ce serait trop long à cette heure, et vous le faites toute la journée, — mais la belle prière qui convient à chaque jour de notre Retraite : aujourd'hui *un acte de Foi*.

Nous allons ainsi, mes Enfants, méditer et prier avec tant de ferveur, que le ciel va s'ouvrir au-dessus de nos têtes pour nous écouter et pour nous bénir !

1er mystère joyeux : L'Annonciation

A) Autrefois. — Je vous ai raconté l'histoire que ce mystère nous rappelle. Essayons aujourd'hui de la reconstituer.

Vous êtes là près de la Sainte Vierge, dans cette petite chambre où elle prie. Tout à coup, un Ange apparaît : « Je vous salue. Marie, dit-il ; vous êtes pleine de grâce, et le Seigneur est avec vous. Vous êtes bénie entre toutes les femmes. Voici que le Fils de Dieu veut descendre en vous pour se faire homme comme les autres. Le voulez-vous ? — Comment cela se fera-t-il ? — Le Bon Dieu lui-même le fera ! — Alors, je le veux, » dit Marie.

A la place de la Sainte Vierge, auriez-vous cru, cela, vous autres ? Cet être singulier, qui se prétend l'Ange Gabriel, vous l'auriez cru ? Il vous fait mille beaux compliments : vous auriez cru que c'était vrai ? Quant à la nouvelle qu'il apporte, c'est à vous rendre vraiment fous ! Comment ! Dieu qui veut se faire homme ? Il va descendre du haut du ciel dans le cœur de cette jeune fille, et devenir son enfant ? C'est tellement incompréhensible qu'il est bien permis d'en douter ! L'Ange assure que Dieu le fera. Et vous l'auriez cru, mes Enfants ?

Or, la Très Sainte Vierge le croit sans hésiter ! Heureusement pour nous, puisque sa foi a mis au monde notre Sauveur, Jésus-Christ. Heureusement aussi pour elle : sa foi l'a rendue Mère de Dieu ! Aussi, dans le prochain mystère, sainte Elisabeth pourra lui dire avec raison : « Vous êtes bienheureuse, ô Marie, d'avoir cru à la parole de cet Ange. Tout ce qu'il annonçait va se réaliser en vous ! »

B) Aujourd'hui. — Mes Enfants, je viens à mon tour vous annoncer de grandes choses de la part de Dieu. Si vous croyez à ma parole, vous les verrez avec bonheur se réaliser dans trois jours !

D'abord, laissez-moi vous dire avec l'Ange : « Je vous salue, mes chers Enfants. Vous êtes remplis de grâce, et le Seigneur est avec vous. Vous êtes bénis entre tous les enfants ! » Quel beau compliment je vous fais ! Et si vous saviez combien il est vrai ! Or, écoutez bien mon message : « Voici que le Bon Dieu veut descendre dans votre cœur, vous donner son corps et son âme. — Comment cela se fera-t-il ? Par le plus grand des miracles, je vous le disais ce matin. Il viendra d'abord se cacher sous un petit manteau de pain ; puis vous mangerez cette hostie ; et le Bon Dieu sera à vous ! »

Le croyez-vous, mes chers Enfants ? Si vous ne le croyez pas, allez-vous-en : tant pis pour vous ! Mais si vous le croyez, oh ! quel grand bonheur vous attend ! Le Fils de Dieu fait homme, N.-S. Jésus-Christ, viendra du haut du ciel mêler son sang à votre sang, sa chair à votre chair, et son âme à votre âme. Vous ne ferez plus qu'un avec Lui. Ah ! je vous assure qu'au ciel et sur terre, tout le monde enviera votre divin bonheur ! Mais

il dépend de votre foi. Plus vous croirez à ma parole, plus vous serez bienheureux !

Demandons à la Sainte Vierge d'augmenter notre foi, de nous donner la sienne, pour faire dans trois jours une bienheureuse communion.

Acte de foi : « Mon Dieu... »

2e mystère joyeux : La Visitation

A) Dans l'Evangile. — Un jour, la Sainte Vierge, qui portait Jésus dans son cœur, voulut rendre visite à sa cousine Elisabeth qui portait aussi en elle un enfant, qui devait être S. Jean-Baptiste. Se levant donc, dit l'Evangile, Marie s'en alla avec empressement à travers les montagnes, et arriva chez sa cousine. Or, aussitôt qu'Elisabeth eut aperçu la Sainte Vierge : « Oh ! quel bonheur, s'écria-t-elle, que la mère de mon Dieu daigne me visiter ! » Et en même temps le petit Jean-Baptiste, sentant à travers le sein de sa mère la présence du petit Jésus, fut purifié du péché originel, et sanctifié pour toujours. Devant toutes ces merveilles, la Sainte Vierge, saisie d'enthousiasme et de reconnaissance, chanta le beau cantique qui commence par ce mot : « *Magnificat.* Mon âme glorifie le Seigneur, parce qu'il a fait en moi de grandes choses !... »

Comme vous le voyez, mes Enfants, tout le monde est heureux dans ce beau mystère ; tous les cœurs débordent de joie. On se croirait au Paradis !

B) En vous. — Vous le verrez mieux dans trois jours, mes Enfants, quand Jésus reposera au fond de votre cœur.

Déjà comme la Sainte Vierge, vous avez quitté vos occupations, et vous êtes partis en retraite. Vous avez hâte, vous aussi, d'être arrivés au terme, de prendre place de nouveau à cette Table de votre première Communion. Mais pour arriver là, il faut avoir le courage de franchir toutes les montagnes, de passer par-dessus toutes les distractions qui vous détourneraient de la Retraite, par-dessus toutes les hontes qui arrêteraient sur vos lèvres la confession de vos péchés, par-dessus toutes les négligences qui vous empêcheraient de faire une bonne communion.

J'ai confiance en vous, mes Enfants. Vous arriverez tous à communier saintement. Alors, quel bonheur pour vous ce jour-là ! De quel cœur vous aussi vous chanterez *Magnificat !* Le Bon Dieu va faire en vous de si grandes choses, et même la plus grande de toutes : se donner lui-même à vous !

Mais il faudrait, mes chers Enfants, comme dans le Mystère de la Visitation, que les autres aussi devinent le Bon Dieu en vous : qu'on le voie dans vos yeux, qu'on l'entende sur vos lèvres, qu'on le sente à travers tout votre être. Alors, savez-vous ce qui arriverait ? Comme il est dit dans l'Evangile, tous ceux à qui vous rendrez visite ce jour-là, vos parents, vos amis, vos maîtres, vos camarades, tous ceux qui vous approcheront, seront aussi remplis de joie, et se sentiront devenir meilleurs.

Il y avait une fois un premier communiant, pieux comme un ange. Après la cérémonie, tout le monde s'en retournait à la maison. Mais tandis que les autres causaient avec entrain, lui, sans rien dire, pensait à Jésus dans son cœur. Sa toute petite sœur, le voyant si recueilli, fut elle-même saisie de piété. Elle vint tout près de lui, si près qu'il ne pouvait plus avancer. — « Qu'as-tu, ma petite sœur, lui dit-il doucement, à te mettre ainsi dans mes jambes ? » — Et l'enfant répondit : « Si tu savais, mon petit frère, comme tu le sens le Bon Dieu ! »

Voilà ce qu'on pourra dire de chacun de vous ce jour-là, si votre foi est assez vive pour faire resplendir à tous les yeux le Bon Dieu qui se cache en vous. Demandons à la Sainte Vierge qu'il en soit ainsi, mes Enfants !

Acte de foi : « Mon Dieu... »

3e mystère joyeux : Noël

A) A Bethléem. — Vous connaissez tous, mes Enfants, la belle histoire de Noël. Elle est si belle, que personne ne se fatigue d'admirer chaque année, dans toutes les églises du monde, la crèche du petit Jésus.

— Où s'est-elle passée, mon histoire ?...

— Quel jour ?...

— A quelle heure ?...

C'est bien, mes Enfants. Ce jour-là, en effet, la Sainte Vierge et S. Joseph se trouvaient donc à Bethléem. Comme le moment approchait où Marie devait mettre son enfant au monde, ils cherchèrent une place dans toutes les auberges de la ville. Mais ils étaient si pauvres, que personne ne voulut d'eux. Alors ils s'en allèrent le soir en pleine campagne, à la recherche d'un abri, et finirent par trouver une espèce de grotte qui servait d'étable, et dans cette étable il y avait une mangeoire pour les animaux. Et c'est là qu'à minuit, sur un peu de paille, la Vierge déposa son petit Jésus.

Aussitôt, les Anges se mirent à chanter dans le ciel ; et comme les bergers, réveillés en sursaut, étaient épouvantés, un ange leur dit : « Allez donc voir dans votre étable : c'est votre Sauveur qui est né. » Et ces pauvres bergers vinrent adorer l'Enfant-Jésus. Puis, ce fut le tour des Rois Mages qui vinrent du fond de l'Orient, conduits par une belle étoile, offrir à Jésus leurs trésors !

Voilà, mes chers Enfants, la belle histoire de Noël, que vous allez recommencer.

B) Dans la communion. — Dans trois jours, votre cœur sera vraiment la crèche où le petit Jésus va naître, le même qu'autrefois.

Quand on pense qu'il y a des hommes en ce monde qui ne veulent pas le recevoir ! Il a beau frapper à la porte de leur cœur ; ils le chassent, ils n'en veulent pas. O mes Enfants, dites-lui bien que vos lèvres et vos cœurs seront toujours prêts à le recevoir ! Je suis même sûr que votre âme sera pour lui un vrai palais. Voulez-vous qu'elle ressemble à cette misérable crèche, ouverte

à tous les vents de la dissipation ? que le Bon Dieu y vienne dans la froide nuit du péché ? et qu'il n'y trouve que la paille des plus vulgaires sentiments ? Moi, je voudrais, à votre place, que ma crèche soit remplie de fleurs. Lesquelles ? Toutes les fleurs de la grâce, les plus gracieuses aux yeux de Dieu : les plus belles pensées, les plus fervents désirs, les meilleurs sentiments d'amour. Je voudrais que mon petit cœur fût pour Jésus un Paradis !

Or, sachez-le bien, mes Enfants : quand il viendra en vous sous les espèces d'une hostie, la Sainte Vierge sera encore tout près de lui ; et dans le ciel de votre cœur les Anges le chanteront comme autrefois.

Que ferez-vous donc à ce moment-là ? Oh ! Venez avec les bergers contempler votre doux Sauveur, et lui présenter vos meilleures caresses. Et puis, venez avec les Mages, — car vous serez vraiment les rois de la fête, ce jour-là, - venez lui offrir vos meilleurs trésors. Voici, ô mon Jésus, acceptez-les, je vous les donne, toutes les forces de ma santé, toutes les facultés de mon âme, tous les instants de ma vie, tous les mérites de votre grâce. Je me donne à vous corps et âme, comme vous vous donnez à moi !

Oh ! la belle fête de Noël qu'une pareille communion ! Demandons à la Très Sainte Vierge de préparer elle-même dans nos cœurs la crèche du petit Jésus.

Acte de foi : « Mon Dieu... »

4e *mystère joyeux :* La Présentation

A) Au Temple. — Au jour prescrit par la loi de Moïse, la Sainte Vierge et S. Joseph vinrent au Temple de Jérusalem pour offrir au Bon Dieu et consacrer à son service leur cher petit Enfant Jésus. Mais avant d'entrer dans le Temple, il fallait que la Sainte Vierge se purifiât selon la Loi par un sacrifice. A quoi bon, puisqu'elle était pure et sans tache ? Elle le fait cependant pour obéir à Dieu. Et voilà qu'au moment où, le sacrifice accompli, elle franchissait le seuil du Temple, un saint vieillard, Siméon, poussé par une inspiration divine, prit l'Enfant Jésus dans ses bras, et le présentant au Bon Dieu, s'écria avec enthousiasme : « Maintenant, ô Seigneur, je puis mourir en paix ; car mes yeux ont vu le Sauveur du monde ! » Puis il dit à la Sainte Vierge : « A cause de cet enfant, plusieurs seront sauvés, d'autres seront perdus. Quant à vous, un glaive vous percera le cœur ! »

B) Aux fonts baptismaux. — Si je vous disais, mes Enfants, que la même histoire vous est arrivée ! Je parie que personne de vous ne s'en souvient. Bien sûr, vous étiez grands comme cela..., et vous saviez tout juste pleurer.

C'était le jour de votre baptême. Ce jour-là, vous aussi, on vous a présentés au Temple comme un petit Jésus, pour que le prêtre tout d'abord vous purifiât au nom de Dieu du péché originel, et pour vous consacrer au service de Dieu.

Si depuis ce jour-là vous étiez restés de vrais petits Jésus, n'ayant jamais commis le moindre péché, faisant toutes les volontés divines, vous n'auriez pas besoin de renouveler aujourd'hui votre consécration : la première durerait toujours. Mais, hélas ! si souvent vous avez été infidèles au Bon Dieu, qu'on peut se demander si vous êtes bien décidés à le servir plus fidèlement désormais.

C'est pourquoi, mes Enfants, au soir de votre Communion solennelle, vous viendrez tous jurer sur les Saints Evangiles de consacrer votre vie toute entière au service unique de Dieu. Or, pour bien accomplir cet acte solennel, vous aurez soin d'abord, à l'exemple de la Sainte Vierge, de vous purifier, — vous en avez besoin, vous autres, — de toutes les souillures du péché. Puis, vous prendrez l'Enfant Jésus, non pas seulement dans vos bras, mais dans votre cœur par la sainte Communion.

Alors, mes chers Enfants, avec quel enthousiasme et quelle émotion vous vous consacrerez au Bon Dieu pour toujours par les mains de Marie !

A ce moment-là, je pourrais dire comme autrefois le saint vieillard Siméon : « A cause de cet enfant, plusieurs seront sauvés, d'autres seront perdus. » Car ce sera la vérité. Si vous restez fidèles au service de Dieu, tous ceux qui ne vous suivront pas seront bien perdus, en effet ; mais comme ce sera de leur faute, tant pis pour eux ! Mais malheur à vous, mes Enfants, si, reniant le Bon Dieu de votre première communion, vous alliez ensuite, par vos paroles ou vos exemples, perdre des âmes et les damner !

Oh ! supplions la Sainte Vierge de nous faire plutôt mourir dans l'amitié du Bon Dieu. O Vierge fidèle, conservez-nous jusqu'à la mort la foi que nous avons reçue au saint baptême, et dans laquelle nous voulons vivre jusqu'au ciel !

Acte de foi : « Mon Dieu... »

5e *mystère joyeux :* Jésus retrouvé au Temple

A) Autrefois. — Voici, mes Enfants, une histoire qui est bien triste pour commencer, mais qui heureusement finit bien !

Tous les ans, aux fêtes de Pâques, pour remplir leurs devoirs religieux, la Sainte Vierge et S. Joseph avec l'Enfant Jésus s'en allaient au Temple de Jérusalem ; puis, les fêtes passées, s'en retournaient chez eux à Nazareth. Bien entendu, tous les gens du village, qui le pouvaient, faisaient comme eux. C'est pourquoi, pendant le voyage, parents, amis, voisins faisaient route ensemble en famille.

Or une fois, — Jésus avait douze ans, — il arriva qu'au retour de la fête, quand les familles se séparèrent, on s'aperçut avec terreur que l'Enfant Jésus ne se trouvait pas là. Où donc est-il ? Resté à Jérusalem ? Egaré en route ? On n'en sait rien. Il est perdu !

Vous devinez l'inquiétude, l'angoisse, la désolation et les larmes de ses pauvres parents. Les voilà qui s'en retournent, le demandant à toutes les portes. Ce ne fut qu'au bout de trois journées

mortelles qu'ils finirent par le retrouver dans le Temple même, assis au milieu des prêtres et des Docteurs, qu'il émerveillait par la sagesse de ses réponses.

B) Demain. — Ah ! mes chers Enfants, votre communion achevée, vous allez. vous aussi, retourner chez vous, à l'école, au travail. Vous reviendrez souvent recevoir Jésus dans ce Temple ; et aussi souvent vous retournerez ensuite à vos occupations habituelles.

Ne vous arrivera-t-il jamais de le perdre au milieu du monde ? Et si c'était par votre faute ? On a froid au cœur, rien que d'y penser ! Et pourtant ! si vous fréquentez de mauvaises compagnies, si vous négligez vos devoirs religieux, Jésus vous abandonnera. Et si vous commettez un seul péché mortel, vous perdrez Jésus aussitôt, et avec lui vous perdrez tout : la joie du cœur, la paix de l'âme, et peut-être le ciel un jour !

Perdre Jésus, mes chers Enfants, peut-il arriver un plus grand malheur ? Oui ; car en voici un autre encore pire : c'est, quand on a perdu le Bon Dieu, de ne pas même s'en inquiéter, et de ne pas se mettre en peine de le rechercher aussitôt jusqu'à ce qu'on l'ait retrouvé. Vous verrez, mes Enfants, tout le long de votre vie, des mauvais chrétiens qui vivent loin de Dieu, et finissent par mourir sans l'avoir retrouvé. Vous connaissez d'avance leur triste sort : ils iront en enfer ; et jamais, jamais ils ne reverront Dieu. C'est fini !

Ferez-vous comme eux, mes pauvres Enfants ? Ah ! si jamais le malheur vous arrive de commettre un péché mortel, et de perdre ainsi le Bon Dieu, oh ! je vous en supplie, ne restez pas un jour loin de Lui ! Mettez-vous tout de suite à sa recherche, pleurant et priant de tout votre cœur.

Et où donc le retrouverez-vous ? Comme on l'a retrouvé autrefois, dans une église : au confessionnal vous retrouverez son pardon ; puis à la Table Sainte, vous le retrouverez toujours caché dans une hostie. Vous êtes sûrs, mes Enfants, de le retrouver dans son Temple : il y est, et il y sera jusqu'à la fin du monde !

Demandons à la Sainte Vierge la grâce de la persévérance : celle de ne jamais nous éloigner de Dieu ; celle au moins de le retrouver dans ses églises sur la terre, en attendant la grâce de le rejoindre au ciel !

Acte de foi : « Mon Dieu... »

Conclusion

O mes chers Enfants, combien je souhaite que la Sainte Vierge ait entendu votre prière, et vous fasse goûter toutes les joies de ces Mystères le jour de votre Communion !

Que votre cœur d'abord, pur et fervent comme celui de la Sainte Vierge, puisse savourer à la Table Sainte toutes les délices du ciel, que la Retraite vous annonce !

Que vos chers parents et tous vos amis puissent, au spectacle de votre piété, goûter les joies saintes de la Visitation !

Que Jésus aussi, trouvant dans votre âme une petite crèche bien préparée, se ressouvienne de Noël !

Que les Anges et les Saints, qui rempliront ce Temple, tressaillent de bonheur comme le vieillard Siméon quand il put contempler le petit Jésus !

Que vos prêtres, enfin, et les maîtres et les maîtresses qui vous ont instruits des choses de Dieu, puissent se réjouir de vous voir toujours empressés à connaître, à aimer, à servir le Bon Dieu !

Il faut qu'au ciel et sur la terre votre Communion solennelle soit un jour de bonheur divin.

Il en sera ainsi très certainement, mes Enfants, si vous faites ~~une~~ bonne Retraite. Alors vous le direz et vous le chanterez. A moins que vous ne fassiez comme ce petit enfant de Rueil, qui au reteur de la Table Sainte pleurait à chaudes larmes. Je m'approchai de lui, et je lui demandai tout bas : — « Qu'as-tu à pleurer, mon petit ? Tu souffres ? » — Et je l'entends encore me répondre dans un sanglot : « Oh ! non, Monsieur l'Abbé, mais je suis trop heureux ! Je sens le Bon Dieu dans mon cœur ! » Ainsi soit-il.

Sermon du soir

LE PAIN DU CIEL

Mes chers Enfants,

Le Bon Dieu est là ! Si j'ouvrais le Saint Tabernacle, qu'est-ce qu'on verrait ? Un vase d'or, qui s'appelle... le ciboire. Et si j'ouvrais le ciboire d'or, que verrait-on ? Des hosties ; et c'est le Bon Dieu. Il est là, caché sous la forme d'un morceau de pain ; mais nous savons, nous autres, et nous le disions ce matin, qu'il n'y a pas de pain du tout. Le prêtre n'a qu'à dire une parole, celle de Notre-Seigneur lui-même qui est toute-puissante, et le pain disparaît. A sa place il n'y a plus que le corps et le sang, l'âme et la divinité de N.-S. Jésus-Christ.

Il l'a dit : c'est donc vrai ! Et si quelqu'un voulait nous forcer à dire le contraire, à insulter la Sainte Hostie, à la piétiner, oh ! mes Enfants, je sais bien que pour la défendre nous serions tous prêts à mourir. On nous arracherait le cœur, plutôt que notre foi en la Très Sainte Eucharistie. Oui, ô Jésus, nous le croyons : c'est bien vous qui êtes là !

Mais pourquoi donc, mes chers Enfants, Notre-Seigneur a-t-il voulu prendre l'apparence d'un morceau de pain ? Parce qu'il voulait qu'on le mange. Il s'est fait notre nourriture. Je veux vous le dire ce soir ; car il faut que vous le sachiez bien : de même qu'il faut manger pour vivre, de même notre âme a besoin, pour vivre, de manger la divine Hostie. Ce n'est donc pas assez de croire que Notre-Seigneur est réellement présent sous les espèces d'une hostie, par le plus grand des miracles et dans le plus profond mystère ; il faut croire aussi, mes Enfants, qu'il y est pour nourrir notre âme, qui sans lui mourrait de faim.

Voilà deux belles vérités, aussi certaines que

salutaires, que je voudrais vous expliquer, et que vous allez écouter avec toute l'attention de votre cœur, pour les recueillir aussitôt avec toute la foi de votre âme.

I. — *L'Eucharistie est notre nourriture*

A) Dieu nous nourrit. — Le Bon Dieu, mes Enfants, nourrit tout ce qui vit au monde : les plantes, les animaux, les hommes. La nature est une table immense, où Dieu sert à chaque être la nourriture qui lui convient. Dans un de ses beaux cantiques, qu'on appelle les Psaumes, le roi David s'écriait : « Tous les êtres, Seigneur, tournent les yeux vers vous ; et vous leur donnez, quand il faut, leur nourriture à chacun d'eux. » Voyez, mes chers Enfants, avec quel soin le Bon Dieu verse la rosée du ciel dans le calice des fleurs dès qu'elles s'entr'ouvrent le matin. Il fait découvrir aux oiseaux les insectes dont ils se nourrissent. Et tous les animaux, guidés par l'instinct du Bon Dieu, se rassasient quand ils ont faim.

B) Corps et ame. — Mais pour l'homme surtout la Providence fait des prodiges. Ce n'est pas rien que d'assurer la nourriture à des millions d'êtres humains. Combien faut-il mettre de grains dans les épis de nos moissons, pour que tout le monde ait du pain ? Combien de grappes faut-il suspendre aux branches de la vigne, pour qu'on ne manque pas de vin ? Le Bon Dieu le sait, mes Enfants, et tous les ans, par la terre ou la mer, les hommes trouvent de quoi se nourrir. De sa main paternelle, il leur sert à boire et à manger à tous ; et presque personne ne lui dit merci ! Mes Enfants, quelle ingratitude ! Désormais, à chaque repas vous penserez, j'en suis sûr, à dire *merci* au Bon Dieu.

Mais il ne suffit pas d'alimenter le corps, il faut aussi nourrir notre âme, et lui donner à elle aussi la nourriture qui lui convient. Quelle est donc la vie de notre âme ? Vous la connaissez, mes Enfants. Depuis notre baptême nous vivons, dit le catéchisme, d'une vie surnaturelle. Que veut dire ce grand mot ? Que la vie de la grâce est en dehors et au-dessus de la vie purement naturelle. Par conséquent, ce qui convient à la nature ne peut pas suffire à l'âme baptisée. Elle aura donc besoin, pour vivre, d'un autre pain, d'un autre vin que ceux que la nature récolte dans les champs. Il lui faut une nourriture qui ne vient pas du sol, mais qui descend du ciel, une nourriture vraiment divine. Autrement, vous le comprenez, notre âme ne pourrait pas vivre divinement.

C) Par l'Eucharistie. — Où est-il donc, ce pain, où donc est ce vin, descendus du ciel pour nourrir notre âme ? C'est le corps et le sang de N.-S. Jésus-Christ. Est-il possible, mes Enfants, que le Bon Dieu lui-même se fasse notre nourriture ! Non, jamais nous n'aurions pu le croire, si Jésus ne l'avait pas dit. Mais il l'a dit et répété : « C'est moi, le pain vivant descendu du Ciel ; car mon corps est une nourriture, et mon sang un breuvage. Celui qui ne mangera pas ma chair, et qui ne boira pas mon sang, celui-là ne pourra pas vivre. Mais celui qui me mangera vivra éternellement ! » Au soir du Jeudi-Saint, quand il créa l'Eucharistie, n'a-t-il pas répété encore : « Ceci est mon corps, mangez-en tous. Ceci est mon sang, buvez-en tous ! » C'est donc bien vrai, mes chers Enfants : Jésus-Christ est ma nourriture ; et si mon âme ne le mange pas, je suis sûr qu'elle mourra de faim. Oui, c'est la vérité, puisque vous l'avez dit, Seigneur ; et je le crois !

— Mais comment cela pourra-t-il se faire ? Jésus est un homme comme les autres. Manger sa chair et boire son sang ? Mais c'est horrible, épouvantable ! Il faudrait être les derniers des sauvages, pour se nourrir de chair humaine !

— Les païens autrefois raisonnaient ainsi, mes Enfants. Ils croyaient que les premiers chrétiens égorgeaient un enfant pour le dévorer à la messe ! Leur idée nous fait rire, nous autres, nous qui savons par quel miracle le Bon Dieu a pu nous nourrir. Il a pris dans ses mains un morceau de pain, et a dit : « Ceci est mon corps ! » Et comme il est le Tout-Puissant, et qu'il fait tout ce qu'il veut, il a renfermé dans une simple hostie son corps, son sang, son âme et sa divinité.

Ah ! maintenant je le connais, ce pain vivant descendu du Ciel : c'est l'hostie de nos tabernacles, c'est Jésus sous forme de pain. Je mangerai donc la Sainte Hostie, et je me nourrirai de Dieu !

Si vous voulez encore savoir comment se fera ce repas divin, je vous montrerai cette Table Sainte. C'est là que le prêtre nous sert notre pain et notre vin célestes ; c'est là que le Bon Dieu nous donne son corps à manger, et son sang à boire ; c'est là que les âmes baptisées alimentent leur vie divine ; c'est là qu'on se nourrit de Dieu.

Et ce repas mystérieux s'appelle *la Sainte Communion*. A ce moment-là, en effet, notre âme s'unit à Jésus, et Jésus s'unit à notre âme, comme la nourriture au corps : on ne fait plus qu'un avec Lui ! A ce moment-là, en effet, tous les chrétiens qui communient sont unis par la même foi, s'agenouillent à la même table, prennent part au même banquet. A ce moment-là, en effet, tout le ciel s'unit à la terre, et la terre s'unit au ciel, où l'on vit aussi du Bon Dieu. La Sainte Communion, mes Enfants, c'est l'union la plus belle, la plus intime, la plus douce qui soit entre Dieu et nous.

Et c'est ainsi que le Bon Dieu, qui nourrit tout, nourrit notre âme par le sacrement de l'Eucharistie.

II. — *Il faut s'en nourrir*

Si la Sainte Hostie, mes Enfants, est la nourriture de notre âme, il s'agit maintenant pour bien vivre, de s'en nourrir comme il faut. Que faut-il pour cela ?

Trois choses : avoir faim, bien manger, et profiter de son repas. Vous qui voulez, mes chers Enfants, faire une très bonne Communion, ne perdez pas un mot de ce que je vais dire.

A) Avoir faim. — D'abord, pour faire un excellent repas, rien ne vaut un bon appétit. On mange mal quand on n'a pas faim. Vous voulez faire d'excellentes communions? Avez-vous faim du Bon Dieu? Tout est là, mes Enfants. Si vous n'avez pas faim, ne venez pas à la Table Sainte; la communion ne vous ferait pas de bien. Mais si vous vous sentez au cœur un appétit irrésistible de la divine Eucharistie, venez, mes chers Enfants, prenez et mangez, nourrissez-vous de Jésus-Christ, vos communions seront parfaites.

Ce désir de la Sainte Hostie plaît tellement au Bon Dieu que plus d'une fois il a daigné y répondre par un miracle. Un jour que S. Stanislas Kotska brûlait du désir de communier, il entra dans une belle église. Hélas! c'était un temple protestant. On meurt de faim dans ces temples, où il n'y a pas d'Eucharistie. Il sortit donc tout en larmes « O mon Jésus, soupirait-il, où aller pour vous recevoir? Je ne pourrai donc pas communier, alors que j'ai si grande faim de vous! » Tout à coup, des lumières célestes brillent à ses yeux dans la rue. Il tombe à genoux de bonheur. C'était un ange du Bon Dieu, qui lui apportait la Sainte Communion. Beaucoup d'autres Saints comme lui communièrent ainsi de la main des anges.

Et dire qu'il y a des chrétiens qui n'ont pas faim de Dieu! Offrez-leur des plaisirs, des honneurs, de l'argent surtout; ils se jettent dessus avec un appétit féroce. Ils n'ont pas l'appétit de Dieu. Vous ne les voyez pas communier. Comment leur âme peut-elle vivre? Mais elle ne vit pas, mes Enfants. Elle est morte de faim, depuis longtemps peut-être! Ces gens, qui ont l'air chrétiens, traînent dans leur corps une âme de cadavre. Ce sont des morts ambulants, que le Bon Dieu a en horreur; et s'il n'écoutait que sa justice, il les jetterait en enfer! Les cadavres n'ont pas faim, bien sûr, ni ceux qui sont près de mourir. C'est un signe qu'on est bien malade, quand on n'a plus d'appétit. Au contraire, les âmes bien portantes se reconnaissent à ce signe, qu'elles ont toujours faim du Bon Dieu; que plus elles communient, plus elles désirent communier.

Tous les jours, notre corps a faim de son aliment naturel. Pourquoi donc notre âme n'aurait-elle pas faim tous les jours de sa nourriture divine? Un chrétien réellement pieux n'arrive pas à s'en rassasier. Dès le matin en se levant, quand il récite sa prière: « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, » il entend demander à son Père du ciel non pas seulement le pain du corps, mais le vrai pain de l'âme, qui est la Sainte Eucharistie. Il le réclame dans la journée; car son désir insatiable vient plus d'une fois frapper à la porte du Tabernacle, pour demander des grâces comme des miettes d'hostie. Et voudriez-vous que cette âme s'endorme enfin sans manger? Sa dernière prière est une suprême communion: « Donnez-nous notre pain. » Elle s'endort en désirant Jésus!

Je sais bien, mes Enfants, que pendant cette Retraite, vous ressentez au fond du cœur cet immense appétit de Dieu. Que de fois, j'en suis sûr, vous désirez la communion, que vous allez faire dans trois jours: « Mon Jésus, mon Jésus, oh! venez vite dans mon cœur: j'ai si grand'faim de votre hostie! » Mais après? Vous n'en voudrez plus? Oh! si; je l'espère bien. Le Bon Dieu, mes Enfants, est si bon à manger que vous en aurez toujours faim. Désormais, à toutes les fois que vous réciterez: « Notre Père, » pensez à réclamer pour votre âme son pain quotidien, qui est la Sainte Eucharistie, et dévorez-la de désirs! Je réponds de votre salut.

B) Communier bien et souvent. — Avoir faim, mes Enfants, c'est bon signe; mais le désir ne contente pas. Il faut communier en réalité, pour se rassasier pleinement. Ah! si vous pouviez le faire tous les jours, quel beau rêve! Mais ce n'est pas toujours possible, on ne peut que le désirer. Dans ce cas, le Bon Dieu se contente de notre bon désir, et donne tout de même à notre âme le pain de grâces, qu'elle réclame. Alors, le désir de la communion, s'il est fervent et quotidien, assure à l'âme sa nourriture indispensable.

Encore faut-il, quand on le peut, communier en réalité. Vous me direz qu'à la rigueur il suffit de communier à Pâques. En effet, cela peut suffire pour ne pas mourir de faim! Mais si vous voulez vivre d'une vie chrétienne vraiment active et bienheureuse, oh! venez souvent communier. Sachez bien, mes Enfants, et jamais plus ne l'oubliez, que Jésus vous invite à sa Table Sainte non pas seulement aux grandes Fêtes, non pas seulement tous les dimanches, mais chaque jour si vous le voulez. Il n'y met que deux conditions, que je vous prie de retenir:

Conditions. — La première: qu'on n'ait sur la conscience aucun péché grave. Evidemment, puisque ce péché donne la mort à l'âme, et les cadavres ne mangent pas! Mais un vrai chrétien, qui, vivant dans la grâce de Dieu, a besoin pour vivre de Jésus-Hostie, est toujours prêt à le manger. Un vrai chrétien, mes chers Enfants, ne doit-il pas être en état de paraître devant le Bon Dieu, si la mort venait le surprendre? A plus forte raison, de recevoir la Sainte Hostie, si un ange la lui apportait. Un vrai chrétien, mes chers enfants, est ainsi toujours prêt à aller au-devant de Jésus à la Sainte Table ou au ciel!

La deuxième condition regarde le motif qui vous pousse à communier. Pourquoi le faites-vous? Si vous pouvez répondre: « Parce que Jésus et moi, nous le désirons tous les deux: Lui veut que je le mange, et moi j'ai faim de Lui! » si c'est vrai, mes Enfants, vous ne communierez jamais trop souvent. Ah! si vous le désiriez vraiment autant que Jésus le désire, vous ne manqueriez pas une occasion de communier, afin qu'ayant pris l'habitude de vous unir corps et âme à N.-S. Jésus-Christ, vous soyez à l'heure de la mort habitués à la vie du ciel.

Or, quand pourrez-vous en prendre l'habitude

mieux qu'aujourd'hui, où votre âme est pure, où vous aimez tant le Bon Dieu, où vos occupations ne vous retiennent pas encore trop loin de la Table Sainte ? Oh ! pendant que vous le pouvez, communiez souvent, mes Enfants, pour le temps peut-être prochain où vous ne pourrez pas le faire. Mettez bien vite de côté des communions nombreuses et ferventes, dont vous vivrez éternellement.

Vous avez entendu parler du Congo ? Voyons, les forts en géographie : où est-ce, le Congo ?... En Afrique ? Très bien ! Donc en Afrique et au Congo, il y a une ville importante, qui se nomme Libreville, où s'est passée mon histoire. A 16 kilomètres de la ville, en pleine brousse, vivait une famille de nègres, convertie par les missionnaires, les Pères du Saint-Esprit, et dans cette famille une enfant, Madeleine, qui est morte aujourd'hui. L'année de sa mort, alors qu'elle était déjà bien malade, elle vint à pied à Libreville pour communier le jour de la Pentecôte : 16 kilomètres à jeun ! Auriez-vous fait cela, vous autres ? Le missionnaire pensait qu'en raison d'une si grande fatigue, l'enfant ne reviendrait plus : « Eh bien ! Madeleine, lui dit-il, quand reviendrez-vous nous voir ? — Oh ! bientôt, le plus tôt possible, à la fête du Sacré-Cœur. J'ai encore faim du Bon Dieu ! »

Voilà comment raisonnent les enfants qui aiment Jésus et que Jésus aime vraiment. Et c'est ainsi que vous ferez : vous communierez bien souvent.

C) En profiter. — Alors, ce sera merveilleux de voir — pour les anges qui le verront — votre âme à chaque communion devenir plus grande et plus belle, plus forte et plus riche, plus chrétienne et même plus divine.

Sur le moment, vous ne le remarquerez pas. Vous mangez tous les jours et plusieurs fois par jour ; et vous ne remarquez pas qu'à chaque repas vos forces augmentent, que vous grandissez chaque jour. C'est à la longue qu'on le voit. Ainsi l'âme qui profite bien de sa nourriture divine, grandit de jour en jour dans la grâce de Dieu, sans même s'en apercevoir.

Et que faut-il faire pour en profiter ? Ne pas contrarier l'effet de son repas divin par des péchés qui chasseraient le Bon Dieu de votre cœur. Si après vos repas vous vous forciez à vomir, ce serait dégoûtant, d'abord, et puis vos aliments ne vous feraient pas de bien. Or le péché, mes chers Enfants, n'est pas autre chose, en toute vérité, qu'un effort violent et honteux pour chasser Dieu de votre cœur. Faire un péché grave après une communion : c'est vraiment vomir le Bon Dieu. Vous feriez cela, mes Enfants ?

Oh ! non, j'en suis bien sûr. Vous voudrez, au contraire, l'ayant reçu dans votre cœur, l'aimer de plus en plus, le servir toujours mieux. Alors, savez-vous ce qui arrivera ? Comme l'Enfant Jésus, vous grandirez en sagesse et en science divines, et dans toutes les vertus chrétiennes. Grâce au pain du ciel, que vous mangerez bien souvent à la Table Sainte et par le désir tous les jours, vous n'aurez aucune peine à suivre jusqu'au bout la route du devoir pour arriver un jour au ciel !

Conclusion

Vous avez été tellement sages, que je vous dois bien une histoire. Je la tiens d'un ami, qui fut pendant la guerre l'aumônier volontaire d'un régiment d'infanterie.

Vous savez qu'au début de la guerre, nos soldats allèrent en Belgique pour arrêter les Allemands. Mais comme ceux-ci étaient plus nombreux que nous, ils nous contraignirent bientôt à repasser la frontière, et même à reculer à travers le Nord de la France pendant trois semaines bien dures. Jamais vous ne pourriez vous imaginer ce qu'on a souffert pendant ce temps-là ! On n'avait rien à manger ; on ramassait au bord des routes les vieux croûtons de pain moisi, qui traînaient dans la boue. C'est affreux de mourir de faim ! Si je vous disais que moi-même, un jour que j'étais blessé, j'ai été forcé de manger de la boue pour ne pas mourir de soif ! Nos pauvres soldats, qui battaient en retraite, mangeaient ainsi tout ce qui leur tombait sous la main.

Or, un soir que le régiment de mon ami arrivait dans un village en ruines, tout à coup, qu'est-ce qu'on voit ? Une voiture pleine de pains ! Les malheureux croyaient rêver ! Du pain, du beau pain blanc tout frais ! Il y en avait des pleins sacs. Le croiriez-vous, mes Enfants ? Personne n'osait y toucher. Il fallut que le Colonel dît à ces hommes : « C'est pour nous, mes Enfants ; prenez-en tous, et mangez bien ! » Alors chaque soldat prit un pain. Plusieurs mangèrent sans rien dire ; d'autres le mirent dans leur musette pour le manger un peu plus tard, car à ce moment-là l'émotion et les larmes leur coupaient l'appétit. Et mon ami disait : « On se serait cru dans une église à une Première Communion ! »

Ce jour-là, en effet, mes chers petits Enfants, le Bon Dieu vous enverra du ciel le beau pain blanc de son Hostie. En le voyant, qui sait ? peut-être vous aussi vous pleurerez de joie ; et vous le mangerez sans rien dire ! J'espère du moins, mes Enfants, que de ce repas solennel vous emporterez le désir de la Très Sainte Eucharistie, et la résolution de la manger bien souvent.

O notre Père, qui êtes aux cieux, donnez-nous chaque jour ce pain quotidien de notre âme, qui doit alimenter notre vie éternelle ! Ainsi soit-il.

2e Jour : Le jour de l'Espérance

Sermon du matin

BONNE SANTÉ

Mes chers Enfants,

Hier, nous avons dit tout ce qu'il fallait croire pour faire une vraie communion : que le Bon Dieu est dans l'Hostie ; et que la Sainte Hostie est la nourriture de notre âme. Vous ne l'avez pas

oublié. Aussi je pense qu'en vous réveillant ce matin, vous avez envoyé votre cœur frapper à la porte du tabernacle et dire à Notre-Seigneur : « Mon Jésus, je sais que vous êtes là, caché dans une petite hostie. Oh ! si vous saviez comme j'ai faim de vous ! Venez vite me rassasier ! » Qu'est-ce qui a pensé à dire cela au Bon Dieu ?... Demain, personne ne l'oubliera.

Mais pourquoi donc, mes chers Enfants, voulez-communier ? Qu'espérez-vous d'une communion ? Vous allez manger le corps et boire le sang de Jésus-Christ. A quoi bon ? Je vous le demande. A quoi ça sert de communier ? Prenez garde à toute la réponse, que je vous apporte aujourd'hui :

Si vous communiez bien, l'Hostie sainte nourrira votre âme ; et votre âme nourrie de Dieu, aura la force et le bonheur de mener une vie divine. Vous pouvez tout espérer d'une bonne communion.

Si vous communiez mal, l'Hostie vous empoisonnera ; et vous savez que l'âme morte n'a plus qu'à attendre l'enfer. Vous devez donc tout craindre d'une mauvaise communion.

Voilà, mes chers Enfants, les deux grandes vérités que je dois vous dire aujourd'hui.

Disons ce matin avec joie *les effets d'une bonne communion*. Lorsque vous venez à la Table Sainte sans aucun péché dans le cœur, et n'ayant qu'un désir : vous nourrir de Dieu, alors vous pouvez espérer pour votre âme tous les bons effets d'un merveilleux repas :

Une bonne nourriture nous rend la santé, quand on relève de maladie : la communion, c'est *un remède*.

Une bonne nourriture préserve la santé contre les attaques du mal : la communion c'est *une force*.

Une bonne nourriture conserve la santé nécessaire pour gagner sa vie : la communion, c'est *une fortune*.

Une bonne nourriture nous fait jouir d'une parfaite santé : la communion, c'est *un bonheur*.

D'une communion bien faite on peut tout espérer : un remède efficace, une force infinie, une fortune immense, un bonheur divin, toutes les grâces sur la terre en attendant le ciel un jour. Voilà, mes chers Enfants, ce qu'on trouve à la Table Sainte dans une excellente communion.

I. — *Un remède efficace*

Vous viendrez d'abord y chercher le remède, dont votre âme a certainement besoin. Vous pensez peut-être : « Mais elle se porte bien, Dieu merci ! Elle n'a pas besoin de remède ! »

Comment osez-vous, malheureux Enfants, dire que votre âme se porte bien ?

A) Contre le péché. — Moi, je la vois à chaque instant tomber dans la boue et se blesser horriblement, se relever souillée, défigurée, méconnaissable. Votre pauvre âme fait peur à voir ; et vous trouvez qu'elle va bien ?...

Vous vous étonnez, mes Enfants, de m'entendre parler ainsi ; et vous avez l'air de me dire : « Quand donc avons-nous mis notre âme dans cet état ? »

Chaque fois, mes Enfants, que vous faites un péché. Vous ne vous en apercevez pas, sans doute ; mais c'est pourtant la vérité. Un péché, s'il ne tue pas votre âme, la blesse, et la salit honteusement. En état de grâce, elle était si belle, si gracieuse aux yeux du Bon Dieu. En état de péché, elle lui fait horreur !

— Mais alors, si j'offense Dieu, je n'oserai plus paraître devant Lui, encore moins m'asseoir à sa Table pour manger le beau pain des Anges !

— C'est ainsi, en effet, qu'on raisonne parfois : « Tu n'as pas été sage, tu n'iras pas communier ! »

C'est mal raisonner, mes Enfants. La Sainte Communion n'est pas une récompense, réservée aux Anges et aux Saints. C'est d'abord un divin remède pour se guérir de ses péchés. Si vous ne mangiez pas, vous perdriez toutes vos forces ; bientôt, vos jambes ne vous porteraient plus, vous tomberiez à chaque pas, vous ne pourriez plus vous relever, et vous finiriez par mourir. Ainsi les chrétiens qui ne communient pas font plus de péchés que les autres, et finissent par commettre un péché mortel qui les tue. Pour se guérir de tout péché, il faut communier, et le plus souvent et le mieux possible. Alors, la santé de notre âme se rétablit de jour en jour. En même temps qu'une bonne communion efface tous les péchés véniels, elle nous empêche d'offenser Dieu à l'avenir. C'est par elle que de grands pécheurs sont devenus de très grands Saints.

B) Contre les défauts. — Ecoutez une histoire curieuse, que N.-S. Jésus-Christ lui-même nous raconte dans l'Evangile.

Il y avait une fois un homme très riche, qui prépara un grand festin. Il invita beaucoup de monde. A l'heure du repas, il envoya ses serviteurs dire aux invités : « Vous pouvez venir, tout est prêt ! » Or, voilà que, l'un après l'autre, ils se mirent tous à s'excuser : « Moi, j'ai mes affaires ; moi, j'ai ma maison ; moi, j'ai mes plaisirs qui m'empêchent. Excusez-nous ; on n'ira pas ! » Quand les serviteurs s'en vinrent dire à leur maître que personne ne voulait venir, vous devinez sa colère : « Puisque c'est ainsi, commanda-t-il aux serviteurs, allez-vous-en dans les rues et sur les places publiques ; et tous les infirmes que vous trouverez, aveugles, sourds, muets, paralytiques, amenez-les à mon festin ; et moi, je les guérirai ! »

Vous connaissez, mes chers Enfants, ce Père de famille très riche, le Bon Dieu, qui a préparé à la Table Sainte le plus merveilleux des banquets, celui où l'on mange le corps, où l'on boit le sang de Jésus. Il y a beaucoup de monde invité au festin : des grandes personnes qui prétendent n'avoir pas le temps de venir ; des petits enfants qui ne savent pas. Ils n'ont pas eu, comme vous, le bonheur d'entendre parler du Bon Dieu, et de dé-

sirer la Sainte Communion. Ils ne viendront pas au festin.

Qui est-ce qui viendra ? Vous qui êtes infirmes, aveugles, sourds, muets, paralytiques, et qui retournerez guéris !

Je vois que vous ouvrez de grands yeux étonnés : « Mais nous ne sommes pas des infirmes ! » — Et tous vos défauts, mes Enfants ? Vous croyez donc qu'ils ne sont pas des infirmités lamentables ?

Le Bon Dieu est partout. Est-ce que vous y pensez ? Pas du tout ! Vous marchez, vous vivez près de Dieu toute la journée, sans même remarquer sa présence. Vous êtes donc aveugles, mes Enfants ?

Quand quelqu'un vous donne un ordre, qui est-ce qui vous commande ? Le Bon Dieu. Savez-vous distinguer sa voix ? Pas du tout. Vous êtes donc sourds, mes Enfants ?

Ah ! quand il s'agit de bavarder en classe et même à l'église, de parler en temps défendu, on ne peut plus vous arrêter. Mais quand il s'agit de parler au Bon Dieu, vous ne trouvez plus rien à dire. Vous êtes donc muets, mes Enfants ?

Et voulez-vous me dire combien de fois par jour vous tombez dans quelque péché ? Vous tombez presque à chaque pas, tantôt dans la dissipation, dans le mensonge ou dans la paresse, tantôt dans la gourmandise ou dans la désobéissance. Vous tombez presque à chaque pas comme de pauvres estropiés.

Ah ! oui, vous êtes bien infirmes ! Mais quelle que soit votre infirmité, venez, mes chers Enfants, venez très souvent à la Table Sainte ; vous y trouverez le remède à toutes vos infirmités. Plus vous communierez, plus vous verrez clair, plus vous entendrez Dieu, mieux vous lui parlerez, plus vous marcherez droit. Comme la Sainte Communion nous guérit du mal du péché, elle nous guérit de nos défauts. C'est un remède merveilleux, qui rend à notre âme une pleine santé divine. Et c'est dans l'espérance certaine d'être guéris de tous vos maux, que vous viendrez d'abord communier bien souvent.

II. — *Une force infinie*

A) Contre notre faiblesse. — Une fois guéri, on peut rester faible longtemps encore. On est pâle, on est maigre, on est chétif, on est sans forces. Que de précautions il faut prendre ! Un rien suffit à vous abattre. Tant qu'on n'a pas une forte santé, on attrape aisément toutes les mauvaises fièvres qui courent.

Que dit alors le médecin ? Qu'il faut à tout prix reprendre des forces, manger de la bonne viande, boire un vin fortifiant, pour combattre cette anémie qui pourrait devenir mortelle.

C'est ce que dit aussi le prêtre, quand il voit une âme qui n'a pas assez de vertu. Elle voudrait prier le Bon Dieu ; mais son attention est si faible qu'un rien suffit à la distraire. Elle voudrait aimer le Bon Dieu ; mais sa volonté est si faible qu'un rien lui fait oublier ses promesses. « Mon Dieu, je vais bien travailler » : une mouche qui vole, et on oublie ! « Mon Dieu, je vais bien obéir et faire tout de suite cette commission » : un camarade qu'on rencontre, et on oublie ! « Mon Dieu, je vais me priver d'une friandise pour vous » : un gâteau qui sent bon, et on oublie ! Notre meilleure volonté est tellement faible, mes pauvres Enfants !

Voulez-vous vous fortifier ? Suivez un excellent régime. Le meilleur, c'est la communion. Ah ! si vous venez très souvent communier, et communier parfaitement ; je puis bien vous promettre que vous deviendrez forts ; tellement robustes, mes Enfants, que vous n'aurez plus rien à craindre.

B) Contre les attaques extérieures. — Savez-vous pourquoi ? Je suppose qu'à l'école vous avez un mauvais camarade qui est jaloux de vous, qui vous déteste et vous veut du mal. Et comme il est aussi fort que méchant, il vous cherche querelle pour vous battre. Or, vous savez qu'il vous attend à la sortie de l'école, et que si vous êtes seul, il vous attaquera certainement. Que faites-vous pour être tranquille ? Au lieu de partir seul, vous vous en allez prudemment en compagnie de camarades, qui vous soutiendront au besoin. Alors, l'autre vous laisse passer ; ou tant pis pour lui, s'il attaque !

Ah ! mes Enfants, si vous saviez combien votre âme a d'ennemis méchants, cruels, traîtres surtout ! Ils se cachent parfois ; mais vous les connaissez par leur nom. Tous les gens qui voudraient vous éloigner de Dieu, sont les ennemis de votre âme ; et plus puissants et plus traîtres encore, les démons de l'enfer sont toujours à vos trousses pour vous battre, pour vous voler, pour tuer votre âme, s'il est possible, en vous faisant commettre un vrai péché mortel.

Qu'allez-vous devenir, au milieu de tant d'ennemis ? Ne restez pas seul, je vous en conjure. Vous n'êtes pas de force contre tout un monde. Sans doute, vous avez toujours votre Ange gardien à vos côtés ; mais, hélas ! vous ne pensez guère à réclamer son aide !...

Ah ! si vous le vouliez ; moi, je connais quelqu'un qui est plus fort, à lui tout seul, que le monde et l'enfer ensemble, et qui ne demande qu'à vous soutenir. Vous le savez, c'est le Bon Dieu ! Laissez-le, mes Enfants, venir dans votre cœur par la Sainte Communion, et vous remplir de sa force. Quand vous aurez Jésus en vous, vous pourrez dire comme S. Paul : « Je puis tout en Celui qui me fortifie » ; et chanter avec le Cantique : « Je ne crains rien, Jésus est avec moi ; je ne crains rien ! » Vous serez deux, alors, à lutter et à vaincre. Vous serez forts comme le Bon Dieu !

Désormais donc, mes chers Enfants, vous viendrez toujours communier dans cette espérance certaine de trouver à la Table Sainte une force vraiment infinie contre votre faiblesse intime et contre les attaques du dehors.